

L'ARCHE *Editeur*

Joe PENHALL

L'Enfant hanté

Traduit par
Corentin Koskas

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

L'ENFANT HANTÉ

de Joe Penhall

Traduction par Corentin Koskas

PERSONNAGES

JULIE

THOMAS

DOUGLAS

Son petit garçon.

Son mari.

L'action se déroule sur plusieurs semaines, en hiver,
dans une maison victorienne à la périphérie de Londres.

ACTE I

1.

NUIT.

UNE CHAISE, UN SOFA, TOURNE DISQUE,
ESCALIER, CUISINE ET SALLE DE BAIN À
L'ÉCART D'UN CÔTÉ.

LE VENT ET LA PLUIE SUR LE TOIT.

DE L'EAU FUIT DU PLAFOND JUSQUE DANS UN
SEAU EN MÉTAL EN HAUT DES MARCHES.
JULIE EST DEBOUT, TENANT ENTRE SES
MAINS UNE GRANDE FEUILLE À DESSIN SUR
LAQUELLE ON PEUT VOIR UNE PEINTURE
D'ENFANT. PERPLEXE, ELLE LA RETOURNE, LA
REGARDE SOUS DIFFÉRENTS ANGLES.
ELLE VA DANS LA CUISINE ET L'AIMANTE AU
RÉFRIGÉRATEUR – D'AUTRES PEINTURES
D'ENFANTS Y SONT VISIBLES.
AVEC LE FROID DE LA NUIT ET LE VENT QUI
S'INTENSIFIE, LA MAISON FAIT DES BRUITS DE
CRAQUEMENTS ET DE GRINCEMENTS. LE
PARQUET DES VOISINS CRAQUE.
JULIE SORT DE LA CUISINE ET ÉCOUTE
PENDANT QUELQUES INSTANTS.
SOUDAIN:

THOMAS.

(VOIX) Maman!

,

Ma-man!

,

(CRIS AIGUS) Ah! Ah! Ah! Ah! Ah!

JULIE SE DIRIGE VERS LES ESCALIERS ET
OBSERVE CALMEMENT CE QUI SE PASSE EN
HAUT.

Au secours!

THOMAS APPARAÎT EN HAUT DES MARCHES.
IL DESCEND LES ESCALIERS EN PYJAMA À
TOUTE VITESSE. IL
MONTRE DU DOIGT LE HAUT DE L'ESCALIER,
SA BOUCHE S'OUVRE MAIS AUCUN SON N'EN
SORT.

JULIE.

Qu'est ce qui se passe? Qu'est ce qui ne va pas?

THOMAS.

J'ai vu... J'ai entendu... J'ai entendu quelque chose...
sur... dans... en haut...

JULIE. Qu'est ce que tu as entendu?

THOMAS. J'ai entendu... Je ne sais pas...

JULIE. Qu'est ce que tu as vu?

THOMAS. La la porte. La porte s'est ouverte.

JULIE. C'est le vent.

THOMAS. Il y a quelqu'un en haut.

JULIE. Il n'y a personne en haut.

THOMAS. Si! J'ai j'ai j'ai j'ai –

JULIE. Calme toi – Respire, ça va aller.
Où est ta robe de chambre?

THOMAS REGARDE AUTOUR DE LUI EN
CLIGNANT DES YEUX.

Elle est dans ta chambre?

THOMAS FAIT OUI DE LA TÊTE.

Attends, je reviens.

JULIE MONTE À L'ÉTAGE CHERCHER LA ROBE DE CHAMBRE. THOMAS EST DEBOUT, IL REGARDE AUTOUR DE LUI, MÉFIANT, SON POUCE DANS LA BOUCHE. PUIS II FAIT QUELQUES PAS ET REGARDE AUX QUATRE COINS DE LA PIÈCE AVEC ANXIÉTÉ. IL SE CALME UN PEU ET, SON POUCE TOUJOURS DANS SA BOUCHE, SE MET UN DOIGT DANS LE NEZ. IL SE RASSURE EN GLISSANT SON AUTRE MAIN DANS SON BAS DE PYJAMA. JULIE REVIENT AVEC LA ROBE DE CHAMBRE ET UNE PETITE COUVERTURE BLEUE.

Je t'ai apporté ta couverture bleue.

THOMAS MARMONNE QUELQUE CHOSE, IL PREND LA COUVERTURE.

Enlève ton pouce de ta bouche. Tu es un grand garçon maintenant. Beaucoup trop âgé pour sucer ton pouce.

Les gens vont penser que tu n'es pas normal. Ils vont penser que je ne m'occupe pas bien de toi.

IL RETIRE SON POUCE DE SA BOUCHE. JULIE L'AIDE À ENFILER SA ROBE DE CHAMBRE ET NOUE LA CEINTURE AROUND DE SA TAILLE. ELLE LUI TEND LA COUVERTURE. THOMAS LA PREND ET LA SERRE CONTRE LUI EN SUÇANT SON POUCE.

Viens t'asseoir sur mes genoux.

ELLE S'ASSIED SUR LE SOFA, THOMAS S'ASSIED SUR SES GENOUX.

JULIE LUI ENLÈVE LE POUCE DE LA BOUCHE. ELLE PREND LA MAIN DU PETIT GARÇON ET LA MET DANS SA BOUCHE EN FAISANT SEMBLANT DE MASTIQUER.

JULIE. Je vais te manger.

THOMAS. Non!

JULIE. Il est minuit, c'est l'heure de mon goûter. Hein?

IL SE JETTE SUR ELLE, AMUSÉ.

THOMAS. Je vais manger ton nez!

JULIE. Ouh là là! Tes dents sont toutes pointues!

THOMAS. "C'est pour mieux te manger mon enfant"

ELLE LE SERT DANS SES BRAS, ELLE S'ARRÊTE.

JULIE. Oups, tu es mouillé. Tu as fait pipi au lit ? Je vais te chercher un pyjama propre.

THOMAS ACQUIESCE.

(L'EMMENANT AVEC ELLE.) Mon pauvre petit chéri. Tu as eu peur.

IL SECOUE LA TÊTE.

Pourquoi tu as fait pipi au lit alors? Ça ne te ressemble pas. Tu ne fais plus ça d'habitude.

ELLE LE CHANGE DANS LA CUISINE.

- THOMAS. J'ai entendu un bruit dans les escaliers.
- JULIE. C'est simplement la maison qui respire la nuit. Les escaliers. Le plancher. Les vieilles lattes, elles sont très vieilles, tu sais.
- THOMAS. J'entends des voix.
- JULIE. Ce sont les voisins. On entend tout ici.
- THOMAS. J'entends des gens qui parlent.
- JULIE. Ce sont les voisins qui parlent. Sur les marches. La nuit. Il n'y a rien à craindre. Personne ne peut rentrer ici.
- THOMAS. Je crois que j'ai vu papa.
,
Je crois que je l'ai vu dans la maison.
,
Je crois que je l'ai entendu.
,
Peut-être que c'est lui que j'ai entendu dans les escaliers.
- JULIE. Ça n'était pas ton père.
- THOMAS. C'était qui?
- JULIE. C'était personne.
- THOMAS. Non mais j'ai vu quelqu'un.
- JULIE. Quand?
- THOMAS. En descendant les escaliers. Hier soir. Tu dormais.
- JULIE. Ah bon, je dormais? Et qu'est-ce qu'il faisait dans les escaliers?

THOMAS. Il était juste debout.

JULIE. D'accord. Allez, tu retournes au lit maintenant.

THOMAS. Où est-ce qu'il est parti?

JULIE. Où est-ce qu'il est parti?

THOMAS. Je comprends pas où il est parti.

JULIE. Il travaille, c'est tout. Il est parti travailler...
et il ne peut pas rentrer à la maison avant d'avoir fini.

THOMAS N'A PAS L'AIR CONVAINCU.

Va te coucher maintenant. Je viens te border.

ELLE SE LÈVE ET REDRESSE THOMAS.

THOMAS. Je veux qu'il vienne me border.

JULIE. Et bien ça ne va pas être possible.

THOMAS. Mais je l'ai vu.

JULIE. Ça suffit. Calme toi maintenant. Allez, viens...

ELLE ASSIED THOMAS SUR SES GENOUX.

Ecoute moi. C'est juste que parfois tu fais des rêves bizarres. Ça arrive quand quelqu'un s'en va et que cette personne nous manque. On ne peut pas s'empêcher de penser à elle. On finit par voir cette personne. Dans la rue. Dans la foule. On croit la voir et on s'emballe... C'est comme si on devenait un peu hanté.

PAUSE.

THOMAS. Pourquoi tu pleurais hier soir?

JULIE. Parce que c'était mon anniversaire et j'étais toute seule.

THOMAS. Je ne comprends pas.

JULIE. C'était notre anniversaire de mariage. Et normalement ce jour là tu te souviens du jour du mariage et tu organises une petite fête. Parce que c'est un moment heureux.

THOMAS. Vous vous êtes mariés à l'église?

JULIE. Non. On s'est mariés à la mairie, qui est comme une église pour les gens normaux – dans la salle municipale.

THOMAS. Pourquoi?

JULIE. Parce que pour nous le plus important était qu'on se marie devant nos amis plutôt que devant Dieu. Je portais une robe à pois et des talons hauts et je m'étais faite faire un chignon chez le coiffeur... Ton père avait mis un joli costume rayé, il était très beau. Et puis on avait loué une salle au dessus d'un pub pour la soirée... Et tous nos amis étaient là... Il y avait de la musique... Des gens avec des guitares... et des bongos.

THOMAS. Des bongos?

JULIE. Des grands bongos... et il y avait des larmes... même ton père a pleuré au moment de l'échange des vœux. C'est drôle, non? Il pleurait comme un bébé, probablement parce que, tu sais, je crois qu'il aurait aimé que son père soit là... et en le voyant pleurer, j'ai pleuré aussi.

THOMAS. Il est drôle. Et même parfois il me fait rire.

JULIE. Tu vas le revoir bientôt.

THOMAS. Dans combien de temps?

JULIE. Juste... bientôt.

THOMAS. Quand?

JULIE. Je ne sais pas. Dans... quelques semaines... quelques mois. Ça dépend de son travail.

PAUSE.

THOMAS. Je ne comprends pas ce qui lui est arrivé.

JULIE. Rien du tout. Il est juste parti pour travailler.

THOMAS. Pourquoi on ne pouvait pas partir avec lui?

JULIE. Parce qu'il ne – il ne voulait pas qu'on vienne. Il était occupé.

THOMAS. Pourquoi il ne nous a pas appelés?

JULIE. Il a trop de travail. Il n'a pas le temps.

PAUSE.

THOMAS. Il a ouvert ma porte. Il m'a regardé.

JULIE. Non, il n'a pas ouvert ta porte. C'est simplement ton imagination. Tu ne dors pas bien en ce moment et – écoute – tu es juste – tu fais des sortes d'étranges... Bon, allez, essaie juste de penser à autre chose maintenant s'il te plait. Hein? D'accord?

SILENCE.

THOMAS. Je peux te poser une question?

JULIE. Bien sûr que tu peux.

THOMAS. Est-ce qu'il est mort?

JULIE. Mort? Non! Non. Non. Non... Non il n'est pas mort. Bien sûr que non. Pourquoi tu dis ça?

THOMAS. Papi est mort.

JULIE. Oui, mais ça n'a rien à voir.

THOMAS. Il s'est fait écraser? Peut-être qu'il s'est fait écraser par un bus.

JULIE. Non non non. Bien sûr que non. Pourquoi tu penses une chose pareille?

,

Mon petit chéri.

,

Tu n'as pas les idées très claires ce soir. Il est parti travailler, c'est tout, et je ne veux plus t'entendre parler de tout ça.

THOMAS. Tu crois que c'est son fantôme?

JULIE. Non, ça n'est pas son fantôme. Qu'est-ce que je viens de dire?

THOMAS. Tu as dit qu'on était hanté.

JULIE. Pas par un fantôme. Simplement par...

THOMAS. Est-ce que je vais le revoir un jour?

JULIE. Bien sûr que tu vas le revoir.

THOMAS. Peut-être si je meurs.

JULIE. Non. Mais non. Ne dis pas ça.

THOMAS. Ça ne me dérangerait pas. J'en ai envie.

IL SE LÈVE, REGARDE AUTOUR DE LUI, PUIS À NOUVEAU VERS LE HAUT DE L'ESCALIER.

JULIE. Pourquoi tu as dit ça? Pourquoi? Pourquoi tu dis ça?

THOMAS. On va bien mourir de toute façon.

JULIE. Oui mais dans très très très longtemps.

THOMAS. Alors – si de toute façon on meurt – à quoi ça sert?

JULIE. “À quoi ça sert?” Tu as quel âge? Qui t'apprend des trucs comme ça? Hein? Qui t'apprend des trucs comme ça?

,

Allez, viens me faire un câlin.

THOMAS HÉSITE, IL S'APPROCHE ET SE BLOTTIT CONTRE ELLE.

Oh, qu'est-ce que tu es mignon mon petit chou.

ELLE LUI CARESSE LES CHEVEUX.
SILENCE.
ILS SE LÈVENT, ELLE LE PREND PAR LA MAIN ET ILS SE DIRIGENT VERS L'ESCALIER.
THOMAS NE PEUT PAS S'EMPÊCHER DE REGARDER À NOUVEAU VERS LE HAUT.

Il n'y a rien là-haut. Je vais te montrer. Il n'y a rien à craindre. Tu veux que je te montre?

THOMAS ACQUIESCE.

Allez, viens avec moi.

JULIE PREND SA MAIN.
ILS MONTENT LES ESCALIERS.

NOIR.

2.

PLUS TARD.

DOUGLAS EST DEBOUT, PARFAITEMENT IMMOBILE, IL REGARDE DANS LE VIDE, IL TIENT À LA MAIN UN VIEIL ATTACHÉ CASE. IL PORTE UN COSTUME NOIR FROISSÉ, UNE CHEMISE BLANCHE, UNE CRAVATE DÉNOUÉE. IL A L'AIR PÂLE, IL EST EN SUEUR, IL N'EST PAS RASÉ, CHEVEUX DÉCOIFFÉS. PRÉOCCUPÉ, IL REGARDE DROIT DEVANT LUI. JULIE EST DEBOUT À PROXIMITÉ, ELLE LE FIXE DU REGARD, CHOQUÉE. UN LONG SILENCE, IL SOURIT VAGUEMENT – IL LUI MANQUE LES DENTS DE DEVANT.

DOUGLAS.

Désolé.

,

Je ne voulais pas te faire sursauter?

,

Je n'avais pas l'intention de simplement... apparaître.

,

J'ai besoin de me raser.

,

J'ai besoin de me faire couper les cheveux.

,

J'ai perdu mes dents.

JULIE FAIT QUELQUES PAS, ELLE SE FROTTE
LES BRAS POUR SE RÉCHAUFFER.

Est-ce que tu as froid ?

ELLE HOCHÉ LA TÊTE EN TREMBLANT
LÉGEREMENT.

Oui, il... fait très froid tout d'un coup, non ?

IL LUI TOUCHE DOUCEMENT LE BRAS MAIS,
NERVEUSE, ELLE RECOULE.

J'allais juste... Est-ce que mes mains sont froides ?
Attends...

IL ESSAYE DE LUI RÉCHAUFFER LES BRAS EN
LES FROTTANT MAIS ELLE LE REPOUSSE.

ILS SE REGARDENT.

On dirait que tu as vu un fantôme.

,

Tu trembles.

LONGUE PAUSE.

JULIE.

Tu m'as fait peur. Je ne savais pas qui c'était.

DOUGLAS.

Je suis désolé, je ne voulais pas –

IL LA SUIV, ESSAYE DE L'EMBRASSER, ELLE
SE DEROBE, GÊNÉE.

Tu ne vas pas m'embrasser ?

JULIE.

J'ai l'impression que tu ne t'es pas vu.

DOUGLAS.

Si. En fait si. Attends une minute ?

IL S'ÉCLIPSE DANS LA CUISINE. BRUIT D'EAU QUI COULE. JULIE SE TIENT LÀ, SIDÉRÉE. IL REVIENT AVEC SES DENTS EN PLACE.

On m'a fait un bridge. C'est une longue histoire.

JULIE. Comment est-ce que tu es entré ?

DOUGLAS. Par la porte.

JULIE. Tout est fermé à clefs, je ferme la nuit. Comment est-ce que tu es rentré dans la maison ?

DOUGLAS. J'ai toujours mes clefs.

JULIE. Mais le verrou était fermé. C'était verrouillé.

DOUGLAS. Tu ne l'as pas fermé hier.

IL FOUILLE DANS UNE POCHE MAIS NE LES TROUVE PAS. IL FOUILLE DANS UNE AUTRE POCHE ET NE LES TROUVE PAS NON PLUS.

JULIE. Hier ? Tu es là depuis quand ?

IL FOUILLE DANS UNE POCHE DE SON PANTALON ET LUI MONTRE LES CLEFS, IL LES SECOUE.

Où est-ce que tu étais caché ?

DOUGLAS. J'étais dans le grenier.

JULIE. Dans le grenier ? Qu'est ce que tu faisais dans le grenier ? Nom de Dieu ! Pourquoi tu n'as rien dit ? J'étais morte d'inquiétude !

DOUGLAS. Je ne voulais pas vous déranger.

JULIE. Et bien là tu me déranges. Tu es en train de me dire que tu rentrais comme ça tout simplement et... tu rôdais autour de la maison comme une sorte de de de rôdeur ?

IL REGARDE PAR TERRE.

Il a entendu le plancher craquer au dessus de sa chambre. Il a entendu du bruit dans le grenier...

DOUGLAS. J'ai essayé d'être le plus silencieux possible.

JULIE. C'est quoi ton problème?

DOUGLAS. Je ne voulais pas que vous sachiez que j'étais là.

JULIE. Bon sang !

DOUGLAS. Ça me semblait plus simple de...

JULIE. Plus simple pour qui ? Tu étais où ? Tu étais où ?
Qu'est-ce qui t'es arrivé ?

ELLE BAILLE, SE FROTTE LES YEUX, SE PASSE
LES MAINS DANS LES CHEVEUX.

Ça fait des semaines que j'attends que tu reviennes !
Où est-ce que tu es allé.

DOUGLAS. C'est un peu difficile à expliquer.

JULIE. Où est-ce que tu habitais ? Où ?

DOUGLAS. Dans une – sorte de –

JULIE. De quoi, de foyer ? Un bed and breakfast ? On dirait
que tu as plutôt dormi dans un endroit pas très
confortable ?

DOUGLAS. C'est juste un bâtiment. Près de l'usine.

JULIE. Quel genre de bâtiment ?

DOUGLAS. Juste... heu... un endroit où il y avait des bureaux mais
ça a été racheté par des promoteurs et puis ils ont fait
faillite. C'est en ruine. À moitié détruit aujourd'hui.
Vraiment dommage. C'est un beau bâtiment... avec
une sorte de jolie décoration ronde rococo -

JULIE. C'est - tu plaisantes, non ? Pourquoi est-ce que tu nous
as quitté comme ça ?

DOUGLAS. Parce que –

JULIE. Pourquoi ?

DOUGLAS. Parc...

ELLE LE FUSILLE DU REGARD.
PAUSE.

Parce que j'avais besoin de changer. Et j'ai pris conscience que je ne pourrais pas changer en restant où j'étais.

JULIE. « Changer ? » Changer quoi ?

DOUGLAS. Tout. Les choses que j'affichais dans la vie. J'ai réalisé que j'avais le choix, et que je choisissais le camp du chaos et du drame.

PAUSE.

JULIE. Et donc tu as simplement décidé de partir un matin et de ne pas revenir ?

DOUGLAS. Ça n'est pas aussi simple que ça.

JULIE. Et et et tu ne crois pas que ça c'est « chaotique et dramatique ? »

DOUGLAS. C'est pour ça que j'avais besoin de changer.

PAUSE.

JULIE. J'ai appelé à ton travail – ils ne savaient pas ce qui t'était arrivé.

DOUGLAS. J'ai arrêté d'aller travailler.

JULIE. Pourquoi ?

DOUGLAS. Parce que je n'avais plus la foi. Parce que c'était vain.

JULIE. Pourquoi ?

DOUGLAS. Parce -

JULIE. Pourquoi est-ce que tu... ?

DOUGLAS. J'essaie de – est-ce que tu peux me laisser... ? (PAUSE.). On ne m'a pas donné la possibilité d'atteindre mon potentiel.

JULIE. Quel potentiel ?

DOUGLAS. Tu vois ? Même toi tu ne le vois pas.

JULIE. Tu étais saoul ou quoi ?

DOUGLAS. Non.

JULIE. Et là, est-ce que tu es saoul?

DOUGLAS. Non.

JULIE. Qu'est-ce que tu as fait ? Tu t'es pris une, une cuite ?

DOUGLAS. Rien de tout ça.

JULIE. Un genre de «very bad trip» ?

DOUGLAS. Je n'ai pas très envie de parler de ça maintenant.

JULIE. Qu'est-ce qui est arrivé à tes dents ?

DOUGLAS. Je ne veux pas en parler.

JULIE. Pourquoi ? Pourquoi pas ?

DOUGLAS. Parce que – je ne veux pas que tu t'inquiètes.

JULIE. Là, c'est un peu tard.

IL S'ASSIED.
IL REGARDE AUTOUR DE LUI.
SILENCE.

DOUGLAS. (AVEC ENTRAIN.) Alors sinon. Comment tu vas, toi ? Tu vas bien ?

JULIE. Par où est-ce que je commence ? Comment est-ce que je dois.... (PAUSE.) J'ai appelé tous les hôpitaux. J'ai appelé la police ! J'ai appelé la police pour te retrouver- J'ai parler à un inspecteur ! Ils n'ont jamais cru à ta disparition. Ils pensaient que tu étais parti avec quelqu'un ! Tu sais bien comment ils sont.

DOUGLAS. Ridicule.

JULIE. C'est ce que j'ai dit.

DOUGLAS. Des idiots.

JULIE. Je sais, oui, je sais. (PAUSE.) Est-ce que c'est le cas ?

DOUGLAS. Mais non, bien sûr que non. (PAUSE.). J'ai traversé – j'ai traversé un moment difficile.

JULIE. Pfff. À qui tu le dis.

DOUGLAS. Je ne sais pas par où commencer.

JULIE. Tu ne sais pas.

DOUGLAS. Non.

JULIE. Eh bien moi, je ne sais pas non plus. L'un de nous sait certainement.

DOUGLAS. Je ne peux pas expliquer.

JULIE. Eh bien, je pense que tu devrais essayer.

LONGUE PAUSE.

DOUGLAS. Je vais te raconter mais ça ne va pas te plaire.

PAUSE.

J'avais... des pensées très compliqués. J'avais des idées vraiment... suicidaires. Je suis devenu obsédé par le caractère dérisoire des choses – par mon échec, je crois... au travail... à la maison. (PAUSE.) Après la mort de mon père et la naissance de Thomas j'ai eu des difficultés à faire face... au train-train quotidien... J'avais l'impression de n'avoir personne pour me conseiller ou me guider. Je me suis senti très seul, vraiment, pendant plusieurs années. Et au bout d'un moment, assez récemment, j'ai commencé à avoir l'impression que... je ne pouvais plus vraiment... je ne pouvais plus continuer à lutter... donc j'ai simplement... (Pause). Je voulais me jeter sous un bus... Un collègue de travail collectionne les armes à feu... j'ai pensé lui en emprunter une...

JULIE. Des armes à feu ?

DOUGLAS. Il vient de Perivale...

JULIE. Quoi ? Qu'est-ce que tu viens de dire ? Pourquoi est-ce que tu dis une chose pareille ? Pourquoi est-ce que tu ne m'en as pas parlé ?

DOUGLAS. Parce que je me suis dit que tu ne comprendrais pas.

JULIE. Je comprends toujours.

DOUGLAS. Peut-être que tu crois que tu comprends mais en fait tu ne comprends pas.

JULIE. Qu'est-ce que je ne comprends pas ?

DOUGLAS. Eh bien, si tu dois demander c'est donc que tu ne comprends pas.

JULIE. Pourquoi est-ce que tu n'as pas au moins prévenu un de tes amis ?

DOUGLAS. Ils ont aussi leurs problèmes.

JULIE. Parlé à ton frère ou à ta mère. Parlé à ma mère.

DOUGLAS. Ta mère ?

JULIE. Pourquoi pas ?

DOUGLAS. Parce que je n'en avais pas envie. D'accord ? Parce que ça n'aurait servi à rien. Ça te dérange? (PAUSE.) Comment va Thomas ?

JULIE VA DANS LA CUISINE ET RÉCUPÈRE LE DESSIN DE L'ENFANT.
ELLE LE MONTRE À DOUGLAS.

JULIE. Tu penses que ça représente quoi ?

DOUGLAS. C'est une peinture... d'une femme qui porte une robe à pois.

JULIE. Pas ça. Ça.

DOUGLAS. C'est un bus à impériale... avec un homme... sous le bus ?

JULIE. Regarde de plus près.

DOUGLAS. Qu'est ce que c'est que ce truc ?

JULIE. C'est son cerveau.

DOUGLAS. (L'EXAMINANT DE PRÈS). J'ai l'impression que je le connais... c'est... est-ce que c'est...? Est-ce que c'est...? C'est moi.

IL FIXE LE DESSIN.

JULIE. Pourquoi est-ce que tu lui as raconté cette histoire ? Pourquoi est-ce que tu dis un truc pareil à un petit garçon ?

DOUGLAS. Je ne m'en souviens plus. Je n'étais pas moi même. J'étais très préoccupé.

JULIE. C'est vraiment sinistre.

DOUGLAS. C'est pour ça que je suis parti. J'ai pensé à lui – tout le temps – j'ai pensé qu'il serait... qu'il serait mieux sans moi.

ELLE DÉCHIRE LA PEINTURE.
SILENCE.

JULIE. Et donc tu t'es installé dans ce, quoi, un bâtiment en ruine en fait ? Tu squattais ?

DOUGLAS. On est en train de le réparer.

JULIE. On ? Qui d'autre y habite ?

DOUGLAS. J'y habite avec mon Groupe.

JULIE. Ton « Groupe » ? Quelle sorte de groupe ? Un groupe de rock ?

DOUGLAS. Oui, un groupe de rock, Jul'. Et on vit tous en communauté comme les Monkees.

PAUSE.

C'est juste un groupe de gens qui ont été là pour moi quand j'en avais besoin.

JULIE. Qui ? (PAUSE.) Quel genre de gens ?

DOUGLAS. Je n'ai pas très envie de...

JULIE. Qui ?

DOUGLAS. Est-ce qu'on est obligé de parler de ça maintenant ?

JULIE. Oui. S'il te plaît. Merci. Qui d'autre en fait partie ?

DOUGLAS. C'est juste – un groupe de gens que j'ai rencontré – pendant un stage. C'est ce que je faisais. Je prenais des cours. Une formation très intensive. Très spécialisée et

empirique. Liée au – c’était lié au travail.

JULIE. Mais tu as démissionné, je pensais que tu avais démissionné.

DOUGLAS. J’ai pris – oui – j’ai pris des cours et puis j’ai démissionné.

JULIE. Et tu ne pouvais pas juste dire, « Je vais faire un stage, ça va peut-être prendre un peu de temps ».

DOUGLAS. Tout s’est fait de manière... imprévue.

JULIE. Ça d’vait être un vache de cours. C’était quoi ? Du tissage de paniers ? (PAUSE.). C’était quoi comme cours ?

DOUGLAS. Juste un... très... intéressant et ésotérique.

JULIE. Ésotérique ?

DOUGLAS. La pensée ésotérique. Mmm. C’était le sujet. Précisément dans sa relation avec l’industrie technologique... et d’autres questions qui y sont liées.

JULIE. Vraiment génial. Ça c’est passé où ?

DOUGLAS. Dans un Holiday Inn sur la A40.

JULIE. Ah, un endroit approprié. Qui d’autre participait à ce cours ?

DOUGLAS. Pleins de gens différents.

JULIE. Qui ?

DOUGLAS. Des gens comme moi. D’autres ingénieurs, des étudiants, des scientifiques, des universitaires, des capitaines d’industrie...

JULIE. « Des capitaines d’industrie ? »

DOUGLAS. Simplement – un rassemblement de gens ayant le même état d’esprit et puis des intérêts et des préoccupations communes... Intéressés par l’idée de vivre leur vie d’une manière précise et suivant un ordre préétabli... en accord avec les principes d’un, d’un guide spirituel extrêmement brillant.

JULIE. Un « guide spirituel ? ». C'est vraiment ce que tu viens de dire ? Tu n'as rien de spirituel en toi. Mais merde, qui sont ces gens ?

DOUGLAS. C'est plutôt difficile à expliquer.

JULIE. Écoute, tu ne penses pas que tu devrais essayer ?

DOUGLAS. Certains d'entre eux étaient bouddhistes.

JULIE. Qu'est-ce que ça veut dire « bouddhistes ? »

DOUGLAS. Certains étaient bouddhistes avant... d'anciens bouddhistes... qui se sont rendu compte que le Bouddhisme n'allait pas assez loin.

JULIE. « N'allait pas assez loin ? »

DOUGLAS. Le Bouddhisme est principalement lié à une recherche de soi. Le chemin vers l'Illumination consiste à renoncer à soi-même.

PAUSE.

JULIE. Donc ils étaient comme, quoi, comme des moines ?

DOUGLAS. Comme des moines, oui, je suppose, certains d'entre eux, sûrement, semblables à des moines...

JULIE. « Semblables » à des moines ? Donc il y a tout un tas d'ingénieurs, de capitaines d'industrie et de moines... qui organise des stages de développement personnel spécialisés en « pensée ésotérique » dans un immeuble de bureau à Acton?

DOUGLAS. C'est essentiellement du jargon bouddhique – Ça prend racine dans le bouddhisme mais ça va plus loin.

JULIE. « Plus loin » que la réincarnation ?

DOUGLAS. Dans d'autres modes de pensée ésotériques, alternatifs et scientifiques. C'est compliqué. C'est très, très... Je trouve juste que c'est intéressant et une vraie... consolation.

ELLE REGARDE DANS LE VIDE.
PAUSE.

Je comprends que ça puisse être... C'est très difficile à comprendre pour toi...
Mon but n'est pas de te contrarier ou de te choquer.

JULIE. Ah non ? C'est drôle parce que c'est ce que tu fais.
En fait... je ne sais pas quoi te dire ! Ça arrive aux hommes de ton âge...

DOUGLAS. Peut-être que si je t'avais appelé ou écrit pour te prévenir... envoyé un email en expliquant simplement ce qui se passait... Ça t'aurait -

JULIE. Je ne crois pas -

DOUGLAS. (EN MÊME TEMPS QUE « CROIS) permis d'appréhender la chose plus... progressivement.

JULIE. « Progressivement, », oui, si seulement ça avait été plus « progressif » (Pause.) Est-ce qu'il y avait des femmes ?

DOUGLAS. Hein ?

JULIE. Tu sais, les femmes, le contraire des hommes.

DOUGLAS. Toute sorte de gens. Tout le monde est le bienvenu.

JULIE. Est-ce qu'il y avait quelqu'un en particulier ?

DOUGLAS. Je ne te trompe pas. C'est mieux que ça.

JULIE. Mieux qu'une liaison ? Ouah. Ça a l'air génial.

DOUGLAS. Je sais que ça peut paraître bizarre... ça doit être plutôt difficile pour toi... Je suis désolé de ne pas pouvoir faire en sorte que ce soit plus facile.

JULIE. J'adorerais m'enfuir et rejoindre ton cirque. Oublier tout ça. Oublier mes soucis - mon putain de boulot – « hisser le pavillon noir ! ».

DOUGLAS. Pourquoi tu ne le fais pas ?

JULIE. Parce que je suis une « Grande Personne ! ». J'ai des obligations ! Des responsabilités ! Des factures à payer ! On a un enfant !

(CALMEMENT). Moi aussi j'ai besoin qu'on me guide, oui, parfois, mais je suis -

DOUGLAS. (L'INTERROMPANT.) Alors pourquoi tu ne le demandes pas ?

JULIE. Parce que je suis difficile.

SILENCE.

Comment est-ce que je peux être sûre que tu n'es pas simplement parti et que tu as fait une très grosse dépression nerveuse.

DOUGLAS. Je ne pensais pas que tu le prendrais si mal.

JULIE. Tu as laissé tomber ta famille - Tu pensais qu'il allait arriver quoi ? Qu'est-ce que je suis censée dire à Thomas maintenant ? Pauvre petit garçon. Il est complètement perdu.

DOUGLAS. Et bien on n'a qu'à lui dire que j'étais malade... que je vais mieux... et que maintenant je suis en quête de spiritualité.

JULIE. Il ne veut plus aller à l'école. Il continue à faire des trucs idiots.

DOUGLAS. Les enfants font ça. Ils font des bêtises – ils sont experts en la matière.

JULIE. On l'embête de plus en plus souvent à l'école... Il se comporte mal... il se bagarre. Il ne veut pas m'embrasser quand je viens le chercher. Il ne veut pas non plus me tenir la main. Il s'est replié sur lui même...

DOUGLAS. Je ne veux pas que tu t'en veuilles.

JULIE. Il y a juste tellement de... tout est tellement bordélique. Tout est tellement humide et pleins de courants d'air. La chaudière est complètement bouchée. La machine à laver ne fonctionne plus. On devrait être en train de...
(PAUSE, CALMEMENT)
Il lui faut un frère ou une sœur... je ne veux pas qu'il soit le seul... Je ne veux pas qu'il soit tout seul...

DOUGLAS. S'il te plaît... Julie... Jul'...

THOMAS APPARAÎT EN HAUT DES ESCALIERS,
SANS ÊTRE VU, IL OBSERVE LA SCÈNE.

Je suis désolé. Je suis tellement désolé. Qu'est ce que je
peux faire pour arranger les choses ?

DOUGLAS L'ENLACE. ELLE SE DEFAIT DE SON
ÉTREINTE ET S'ÉLOIGNE.

Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ?

THOMAS GLISSE LENTEMENT LE LONG DE
L'ESCALIER, OBSERVANT, PERPLEXE. UNE
FOIS ARRIVÉ EN BAS, IL SE TIENT
SIMPLEMENT LÀ, FIXANT DOUGLAS DU
REGARD, CLIGNANT DES YEUX, PERDU, LA
BOUCHE OUVERTE, INCAPABLE DE PARLER.
DOUGLAS LUI TEND LA MAIN ET PARLE D'UNE
VOIX DOUCE.

Bonjour petit homme !

Bonjour.

SILENCE.

Regarde qui est là.

SILENCE.

Ça y est, je suis rentré.

DOUGLAS LUI TEND LES BRAS.
LE SOURIRE JUSQU'AUX OREILLES, THOMAS
RESTE CLOUÉ SUR PLACE, HORRIFIÉ.

NOIR.

3.

APRÈS-MIDI.

THOMAS EST ASSIS SUR LE CANAPÉ, UNE
SEULE CHAUSSURE D'ENFILÉE, IL TIENT UN

BALLON DE FOOT QU'IL LANCE LÉGEREMENT EN L'AIR.

DOUGLAS EST EN TRAIN DE COUPER UN MORCEAU DE CARTON, IL RAPIÈCE LA CHAUSSURE DE THOMAS AVEC DU CARTON ET DE LA COLLE.

THOMAS. Est-ce que tu crois aux fantômes ?

DOUGLAS. Aux fantômes? (COUPANT). Non, ça n'existe pas. Mais je crois en l'Esprit.

THOMAS. C'est quoi la différence ?

DOUGLAS. L'Esprit c'est l'âme de l'univers. C'est ce qui connecte toutes nos âmes les unes aux autres. L'âme de mon père est en moi. Mon âme est en toi.

THOMAS. Et maman ?

DOUGLAS. Maman aussi. Tout le monde. Toute la famille, ensemble, toujours, dans l'esprit. Tu vois l'truc?

THOMAS. Oui.

DOUGLAS. En fait, je crois que tu as une vie intérieure, une vie spirituelle dont j'ai la responsabilité divine de prendre soin en tant que père.

DOUGLAS COLLE LE CARTON À L'INTÉRIEUR DE LA CHAUSSURE.

Parce que je crois en l'influence dans le monde de forces obscures qu'on ne peut pas expliquer de façon scientifique et rationnelle. Je crois que certaines personnes à travers l'histoire, des personnes célèbres, ont été manipulées par des êtres désincarnés... et ce sont ces êtres désincarnés qui décident de notre fin si on ne fait pas attention.

LONGUE PAUSE. IL CONTINUE À RÉPARER LA CHAUSSURE.

Aussi je crois que quand Grand-Père est mort il s'est réincarné et est revenu en toi. Donc, en fait, tu es mon père.

THOMAS LE REGARDE.

Je n'en ai pas vraiment parlé à ta mère, ça la mettrait plutôt mal à l'aise... (IL LUI TEND LA CHAUSSURE)... Essaie pour voir...

THOMAS REGARDE LA CHAUSSURE, LE REGARDE, PERPLEXE.

Pourquoi pas ? Tu es un buteur naturel – c'était un bon attaquant. Tu es gaucher comme lui – lui aussi avait des trous dans la même chaussure que toi. Comme lui tu peux entendre des choses que des personnes normales n'entendent pas - tu peux entendre des bruits à plusieurs kilomètres de distance. (PAUSE) Tu es né un an après sa mort... je trouve ça très bizarre

THOMAS LE REGARDE PUIS REGARDE LA CHAUSSURE.

Ne me regarde pas comme ça. Aujourd'hui c'est ce que je crois. C'est mon gros, tu sais...

THOMAS ENFILE LA CHAUSSURE.

Si tu me regardes comme ça, c'est probablement parce que c'est vrai... Tu es mon père... « Salut Pa'... Comment tu vas ? »

THOMAS. (PAUSE.) Bien...

DOUGLAS. Bien. Et la chaussure.

THOMAS. Bien.

DOUGLAS. C'est bien.

ILS RIENT.
ILS SE REGARDENT UN INSTANT.

Salut fiston.

THOMAS. Salut papoune.

DOUGLAS GLISSE SON BRAS AUTOUR DU COU DE THOMAS, LUI FROTTE LE CRANE AVEC LE POING, L'EMBRASSE SUR LA TÊTE.

Tu m'as manqué.

DOUGLAS. Tu m'as manqué.

THOMAS. C'est chouette de te voir.

DOUGLAS. C'est vraiment merveilleux de te voir.

THOMAS LACHE LE BALLON ET SE MET À JONGLER AVEC.

Regarde moi ça ! Non franchement, tu joues de mieux en mieux, tu sais. Tu fais ça vraiment bien.

THOMAS SE MONTRE DE PLUS EN PLUS HABILE, FAISANT DES GESTES DE PLUS EN PLUS ÉLABORÉS.

DOUGLAS. Regarde moi cet enfant extraordinaire ! Regarde cette force de vie. D'où est-ce que ça peut venir ?

IL REGARDE FIXEMENT THOMAS QUI, INTIMIDÉ, S'ARRÊTE DE JOUER.

Dis moi un truc. Est-ce que ça te plaît de vivre ici ?

THOMAS. Ça m'est égal.

DOUGLAS. C'est bruyant et plein de courants d'air. Ça ne doit pas être très drôle pour toi...

THOMAS. C'est bruyant le soir quand j'essaie de m'endormir.

DOUGLAS. Tu n'es pas obligé de vivre ici, tu sais. Tu pourrais venir voir où j'habite. Ça te plairait ?

THOMAS. C'est où ?

DOUGLAS. Eh bien, je vais te le dire. Assieds-toi, voilà... (ILS S'ASSEYENT). Viens dans mes bras... (ILS SE BLOTISSENT). C'est un endroit très spécial, pour des gens vraiment spéciaux. Tout à fait calme et paisible. C'est pour ça que je suis parti.

THOMAS. Je pensais que tu travaillais.

DOUGLAS. Non, j'étudiais, j'apprenais tout un tas de trucs vraiment intéressants et différents... en groupe.

THOMAS. Comme les Scouts ?

DOUGLAS. À peu près.

THOMAS. Mais maman a dit que tu travaillais.

ILS ENTENDENT UN BRUIT DE CLEF DANS LA SERRURE.

DOUGLAS. Il vaut mieux que tu n'en parles pas à ta mère pour le moment, elle est encore plutôt contre...

(RAPIDEMENT.). On en reparle un peu plus tard...

JULIE OUVRE LA PORTE, ENLÈVE SON MANTEAU ET L'ACCROCHE.

JULIE. Salut...

DOUGLAS. Salut...

THOMAS. Salut...

DOUGLAS. (FAIT UN CLIN D'ŒIL À THOMAS.) Alors, le travail ?

JULIE. Il fait bon ici.

DOUGLAS. J'ai réparé la chaudière?

JULIE. Ah... Merci...

DOUGLAS. Les radiateurs aussi. Le truc avec ces vieilles installations c'est que les valves ne tiennent pas.

JULIE. Bon ben, merci. Merci à toi. C'est gentil. (À THOMAS.). Ramasse ta balle, quelqu'un va trébucher et se faire mal. Comment tu te sens ?

THOMAS. Ça va...

JULIE. Sérieusement, il va comment ?

DOUGLAS. Il est allé à l'école.

JULIE. (À THOMAS.) Tu es allé à l'école ? C'est bien mon petit garçon.

THOMAS. Papa m'a accompagné.

DOUGLAS. Je l'ai déposé devant la porte de l'école. J'ai attendu qu'il sorte pour le ramener à la maison.

JULIE. Et bien c'est très gentil de ta part.

DOUGLAS. La moindre des choses.

THOMAS FAIT TOMBER SON BALLON, IL MONTE SUR LE DOS DE DOUGLAS, DOUGLAS RÉAGIT, SE LÈVE, LE FAIT MONTER SUR SES ÉPAULES.

Hé Hé ! L'attaque d'un défenseur. Ouah – tu pèses lourd. Trop lourd pour être câliné. Alors qu'est-ce que je vais bien pouvoir te faire ?

ILS SE CHAMAILLENT ET FONT TOMBER LA LAMPE. ELLE REGARDE.

JULIE. C'est bon maintenant, ça suffit...

DOUGLAS. Tiens, et si je te chatouillais...

JULIE. J'ai dit ça suffit s'il te plaît merci...

IL LE LACHE, LE CHATOUILLE.

DOUGLAS. Tu aimes ça ? Chatouillis-chatouillis

THOMAS. (GLOUSSANT) Non ! Non !

JULIE. Douglas !

THOMAS. Encore.

IL LE CHATOUILLE, L'EMBRASSE ET LUI SOUFFLE DANS LE COU ALORS QUE JULIE LES OBSERVE.

DOUGLAS. Qui c'est mon petit garçon ? Hein ? Qui c'est mon petit gars tout mignon ?

ILS SE CALMENT. THOMAS SUR LES GENOUX DE DOUGLAS.

JULIE RAMASSE LA LAMPE.

Est-ce que tu sais que quand je suis parti, j'étais tout seul dans ma chambre, j'étudiais, j'apprenais et je réfléchissais, seul comme un nuage de poison. Personne à chatouiller. Personne à câliner. Pas de petit garçon à bercer sur mes genoux. (IL LUI EMBRASSE LA

TÊTE, LUI FROTTE LE CRANE AVEC SES
POINGS.) Pas de petite tête à embrasser et à cajoler.
Hein ? Regarde cette adorable petite tête. Regarde ces
adorables petites oreilles. Quand est-ce que tu t'es
nettoyé les oreilles pour la dernière fois ? Qui te nettoie
les oreilles ? Tu pourrais faire pousser des pommes de
terre dans ces oreilles. Et je viendrais avec toi et je
ramasserais les pommes de terre... et je les mangerais
toutes...

IL FROTTE SON NEZ CONTRE SES OREILLES ET
LES « DÉVORE » -
THOMAS RÉAGIT TIMIDEMENT.
JULIE REGARDE.

Est-ce tu veux que je t'accompagne encore à l'école
demain ? Je t'accompagnerai jusqu'au portail le matin
et je reviendrai t'attendre devant après l'école pour te
raccompagner à la maison. Et je te ferai un œuf dur et
une banane pour déjeuner. Et personne ne t'embêtera ou
ne te brutalisera plus. Qu'est-ce que tu en penses?

JULIE. Tu vas vraiment l'accompagner à l'école ?

DOUGLAS. Je vais arrêter de travailler. Pourquoi pas ?

JULIE. Tu promets ?

DOUGLAS. Bien sûr.

JULIE. (À THOMAS.). Allez toi, viens. C'est l'heure d'aller
au lit.

DOUGLAS. Je ne veux pas me coucher.

JULIE. Tu veux que je te raconte une histoire ?

DOUGLAS. Non, je veux rester debout.

JULIE. Monte, je vais te faire couler un bain.

DOUGLAS. Il peut rester debout.

JULIE. Non.

THOMAS. Si, je peux.

DOUGLAS. Bien sûr que tu peux.

JULIE. Non. Tu es fatigué.

THOMAS. Non, je suis pas fatigué.

DOUGLAS. Je vais rester avec lui.

JULIE. Douglas –

THOMAS. Pourquoi pas ?

JULIE. Thomas -

DOUGLAS. Ouais pourquoi pas ?

JULIE. Douglas !

THOMAS. Pourquoi ?

DOUGLAS. Julie -

JULIE. Thomas – Douglas -

DOUGLAS. Julie –

THOMAS. Maman –

DOUGLAS. Jules -

JULIE. Ça suffit ! Thomas ! Debout ! Maintenant !

JULIE LE PREND PAR LA MAIN.

Maintenant, s'il te plaît, je vais te lire une histoire.

THOMAS. Je veux papa.

JULIE. Papa ne veut pas.

DOUGLAS. Bien sûr que si.

JULIE. Papa est occupé. Il parle à maman.

JULIE ESSAIE DE L'EMMENER DE FORCE.
THOMAS S'AGRIPPE AVEC FERMETÉ AU
CANAPÉ, SERRE FORT.
JULIE LE PREND À BRAS LE CORPS ET LE
FLANQUE SUR SON DOS.

ILS ARRIVENT EN BAS DE L'ESCALIER ET
THOMAS S'ACCROCHE À LA RAMPE, JULIE LE
TIRE MAIS IL NE LACHE PAS PRISE.
ILS GROGNENT UN PEU, MAIS NE DISENT RIEN.
DOUGLAS REGARDE EN SOURIANT.
JULIE DÉTACHE LES DOIGTS DE THOMAS DE
LA RAMPE, THOMAS SE TORTILLE, S'ÉCHAPPE
DE SES BRAS ET TOMBE SUR LE SOL.
JULIE SE JETTE POUR L'ATTRAPER MAIS IL
L'ESQUIVE ET SE GLISSE ENTRE SES JAMBES,
RÉAPPARAISSANT DERRIÈRE ELLE, IL
L'EMBRASSE SUR LES FESSES.
JULIE SE RETOURNE ET L'ATTRAPE PAR LE
BRAS.

Escaliers ! En haut ! Maintenant !

THOMAS LÈVE LA MAIN POUR LA FRAPPER.
ILS SE REGARDENT.
IL LA FRAPPE.

Pourquoi tu as fait ça ?

THOMAS LÈVE LA MAIN À NOUVEAU, ELLE
L'AGRIPPE, ILS SE REGARDENT.

Non.

Juste – non.

Tu ne me frappes pas.

Tu.

Ne.

Frappes

Pas

Ta Mère.

Jamais.

AU LIEU DE ÇA IL LUI DONNE UN COUP DE
PIED.

ELLE LUI ATTRAPE LE BRAS.

IL GIGOTE, S'ÉCHAPPE ET VA JUSQU'À
L'ESCALIER EN TAPANT DES PIEDS.

Pourquoi tu as fait ça ? Excuse-toi maintenant s'il te
plaît. Dis moi que tu es désolé immédiatement.

THOMAS.

(IL S'ARRÊTE, CALMEMENT.) Je suis désolé.

IL SE RETOURNE. IL MONTE.

DOUGLAS. (PAUSE.) Tu devrais aller le voir.

JULIE. Je suis vraiment fâchée. Qu'est-ce que tu lui as fait ? Tu aurais dû dire quelque chose.

DOUGLAS. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

JULIE. J'ai besoin que tu me soutiennes. Que tu sois moralement présent.

DOUGLAS. Tu dois te demander pourquoi il ne t'écoute pas ?

JULIE. Quoi ?

DOUGLAS. Qu'est-ce qui fait qu'il méprise ton autorité ? Pourquoi est-ce qu'il ne croit plus en rien ? Tu dois te confronter à la réalité.

ELLE REGARDE FIXEMENT, BOULEVERSÉE.

Ta sévérité ne sert à rien.

JULIE. « Sévérité ? ». Les enfants ont besoin de limites...

DOUGLAS. Pourquoi ? Qui t'a dit ça ? Tu l'as lu dans un livre ? Tu ne crois pas qu'il a déjà assez de limites ? Dieu, épargne moi les limites.

JULIE. Dieu t'a épargné les limites. Regarde ce que ça t'a fait.

DOUGLAS. Tu dois trouver un moyen d'entrer en contact avec lui.

JULIE. Écoute, honnêtement je n'ai pas très envie que tu traines avec lui dans cet état.

DOUGLAS. Il n'est dans aucun état, il s'exprime.

JULIE. Je parlais de toi – toi dans ton état. (PAUSE. SOUDAINEMENT EN COLÈRE.) Ah, je suis tellement en colère contre toi ! Putain d'imbécile – tu es un imbécile ! On était heureux ! On était une famille ordinaire et heureuse. Je ne l'ai pas simplement imaginé. Pourquoi est-ce que tu n'étais pas heureux ? Qu'est-ce que j'ai fait ? Quelle a été notre contribution ? Et pour la dernière fois, qu'est-ce qui est arrivé à tes putains de dents ?

PAUSE.

IL SE DIRIGE VERS LE CANAPÉ, S'ASSIED,
S'EFFONDRE.
IL REGARDE DANS LE VIDE, POUSSE UN LONG
SOUPIR.

DOUGLAS.

Ok, je vais te le dire.

SILENCE

Quand j'ai commencé à suivre l'enseignement, j'étais en train de boire un coup tranquillement après les cours près de l'usine... et puis j'ai rencontré ces femmes... des femmes jeunes... un peu bourrées... tout à fait innocentes... je les avais vues au cours... des filles sympas... (JULIE LE REGARDE AVEC INCERTITUDE.) Des étudiantes ingénieures ... Je crois qu'elles venaient de République Tchèque... Elles venaient d'arriver à Londres... Loin de chez elles... mais elles donnaient l'impression d'avoir une présence... On a commencé à discuter. J'ai dit que je pensais que l'Université c'était plutôt bien, mais que ce dont j'avais besoin c'était d'une formation empirique. Je voulais être capable de mesurer des choses comme l'expérience et la philosophie, en avoir des preuves scientifiques et physiques. Pour moi l'échec des doctrines religieuses vient de leur manque de preuves scientifiques. Et la plupart des sciences échouent parce qu'elles manquent de spiritualité. Pourquoi le darwinisme et les doctrines religieuses devraient-ils s'exclure mutuellement ?

IL REMARQUE QUE JULIE CLIGNE DES
YEUX, LES FROTTE, DE PLUS EN PLUS AHURIE.

Enfin bon... Quand j'ai quitté le pub il y a eu un... un problème. Quelqu'un n'a pas aimé la manière dont j'avais parlé. Évidemment j'étais plutôt bourré, j'avais un peu trop parlé. Probablement trop fort, d'une manière plutôt agaçante je suppose. Je suis sorti... Il avait commencé à faire vraiment sombre... Un type est sorti de nulle part et m'a frappé au visage avec une pinte de bière...

JULIE.

Quoiii ? Pourquoi ?

DOUGLAS.

C'est plutôt provincial là-bas, pas mal de ces pubs près de l'usine... Les gens s'ennuient, ils sont hostiles – manifestement ils détestent les étudiants... (JULIE LE REGARDE, DE PLUS EN PLUS INQUIÈTE). J'étais

salement amoché.. j'avais perdu mon portefeuille... J'étais désorienté... assez effrayé... Des pintes de sang pissaient de ma bouche le long de mon menton, et juste ces... canines rétamées. On aurait dit un vampire... J'avais raté tous les trains... Plus de bus... Je pouvais pas prendre un taxi... Ils me refusaient tous... j'arrivais pas à marcher droit... J'avais la tête qui bourdonnait. (IL SE TIENT DÉLICATEMENT LA TÊTE.). J'avais toujours l'impression d'être suivi... (PAUSE.). Et puis ces deux mêmes femmes sont apparues et elles m'ont dit qu'elles connaissaient un endroit où je pourrais trouver refuge... Quelques personnes du cours y restaient le soir... Elles m'ont emmené dans ce vieil immeuble près de l'usine avec tous ces jeunes gens... des étudiants... des scientifiques... d'autres ingénieurs – quelqu'un de l'usine que j'ai reconnu. J'ai pu y passer la nuit... J'ai dormi par terre dans un sac de couchage... Le matin un type est venu me voir et m'a dit qu'il était dentiste... Il m'a dit qu'il m'avait vu tout de suite... donc... J'ai décidé d'y rester quelques jours et j'ai pu bénéficier de pas mal de soins dentaires gratuits qui ont été vraiment douloureux... Ils ont creusé dans mes gencives... jusque dans l'os... La douleur était... indescriptible. Ils ont dit que c'était psychosomatique... Ils ont dit que c'était mon imagination... tout le monde était d'accord... C'est le problème avec la douleur... Tu ne peux pas la voir... Tu ne peux pas prouver qu'elle existe... donc tu commences à... imaginer des trucs. Tu imagines des douleurs fantômes. Tu imagines... tout un tas de trucs.

IL SE PREND LA TÊTE DANS LES MAINS.

En fait, tu ne peux pas être à proximité d'enfants quand tu es dans un état pareil, tu comprends?

JULIE.

Pourquoi tu ne m'as pas appelée?

ELLE S'ASSIED À CÔTÉ DE LUI SUR LE CANAPÉ.

DOUGLAS.

Je voulais t'appeler mais à chaque fois que j'essayais quelqu'un arrivait à me convaincre que ça n'était pas la peine... Finalement ils me l'ont confisqué, les téléphones ne sont pas autorisés.

JULIE.

Pourquoi tu n'es pas parti tout simplement ?

DOUGLAS.

Je n'y voyais pas clair, je n'y arrivais pas... vraiment, après ça je n'arrivais presque plus à me concentrer sur

quoi que ce soit. Je n'avais plus d'énergie, je ne pouvais pas dormir. Si je m'endormais quelqu'un venait pour me réveiller en me disant que je grinçais des dents... Je les faisais grincer jusqu'à la racine. Parce que j'étais tellement – j'étais tellement tendu. (IL TOUCHE SES DENTS). Ils me disaient : 'Tu ne peux pas partir. Tu ne peux pas abandonner maintenant. Comment peux-tu rentrer chez toi maintenant ? Il y a des trucs vraiment passionnants à apprendre. Tu ne vas rien apprendre si tu pars maintenant...' Très... persuasif. Et bien sûr ça éveillait ma curiosité. Je voulais aller jusqu'au bout. Je voulais connaître leurs secrets.

ELLE LUI PREND LA MAIN.

Donc j'ai commencé à méditer... Ils encouragent l'introspection et m'ont invité à m'asseoir pendant une session... ça a été plus facile que je ne pensais... La douleur et la paranoïa ont disparu immédiatement... tout d'un coup mon esprit a été... J'ai eu la sensation d'une clarté intense... je me suis senti... en apesanteur... comme si un énorme poids avait été... et j'avais réponses à tout... et tout était... perfection. (PAUSE.) Quand j'ai finalement participé au rituel d'entrée, j'ai eu une montée incroyable. J'étais ivre du bonheur d'avoir effacé un monde corrompu par le cynisme, les artifices et le manque de spiritualité... Je me sentais satisfait de ne plus avoir besoin de tout ça... en colère contre tous mes compromis passés. (PAUSE.) Et j'étais attristé pour tout ceux que j'avais laissé derrière moi.

IL LUI SERRE LA MAIN EN SOURIANT.

JULIE RELACHE SA MAIN.

ELLE LUI DONNE UNE PETITE TAPE SUR LE GENOUX.

NOIR.

4.

PLUS TARD.

DOUGLAS EST ASSIS COMME DANS LA SCENE PRÉCÉDENTE, IL REGARDE DANS LE VIDE.
JULIE ALLUME DES BOUGIES ET DE L'ENCENS.

ELLE S'EST CHANGÉE ET ENFILE UN PULL.

JULIE. Tu as faim ?

DOUGLAS. Non, merci.

JULIE. Tu dois manger. Tu as perdu du poids. Tu es vraiment maigre.

DOUGLAS. Je me suis entraîné à survivre sans. Chaque jour je mange un œuf dur et un bol de soupe. Ça suffit amplement.

PAUSE.

ELLE PREND DES VERRES ET UNE BOUTEILLE DE BRANDY.

ELLE LES REMPLIT ET LUI OFFRE UN VERRE.

JULIE. Bois un verre.

DOUGLAS. Non, pas pour moi, merci, merci à toi.

JULIE. Je sais à quel point tu aimes le Brandy

DOUGLAS. Plus maintenant.

JULIE. Allez, (LUI TENDANT UN VERRE.) C'est quoi ton problème ?

DOUGLAS. C'est une béquille. On doit apprendre à vivre sans béquilles si on veut être libre.

ELLE RANGE LA BOUTEILLE.

ELLE SIROTE SON BRANDY.

JULIE. Mmm. C'est bon...

DOUGLAS. Ça ne m'intéresse pas.

JULIE. Ça va te décontracter.

DOUGLAS. Tu ferais mieux de boire du lait.

IL POSE SON VERRE, REGARDE LA PIÈCE SANS BOUGER.

JULIE. Qu'est-ce que tu aimerais écouter ?

ELLE SE DIRIGE VERS LE TOURNE DISQUE, ET
FOUILLE DANS UNE PILE DE DISQUES.

DOUGLAS. On m'a recommandé d'éviter la musique. C'est un des principes fondamentaux.

JULIE. C'est absurde. C'est la chose la plus absurde que j'aie jamais entendu dans ma vie.

DOUGLAS. Nous sommes contre toutes formes d'attachements. On doit briser l' « ego » en renonçant à toutes les béquilles.

JULIE. Je ne veux pas réprimer mon ego, j'en ai besoin.

DOUGLAS. L'ego est la raison de chaque conflit dans le monde aujourd'hui.

JULIE. Et bien moi je ne pourrais jamais aimer une religion qui n'aime pas la musique. Une religion normale aime la musique.

DOUGLAS. Ah mais on aime la musique, on pense simplement que ça n'est pas utile.

JULIE. Le but n'est pas d'être « utile... », les lave vaisselles sont utiles, le but c'est de te transporter.

DOUGLAS. Je n'en ai plus besoin.

ELLE CHOISIT PLUSIEURS DISQUES, LES LUI
MONTRE.

JULIE. Regarde. Tu l'idolâtrais... Il a été ton guide spirituel. (UN AUTRE DISQUE.). Tu te souviens me l'avoir acheté ? On l'écoutait en boucle... Tu ne te souviens pas ?

DOUGLAS. Ah bon ? Je ne m'en souviens pas vraiment.

JULIE. Quoiiii ? Comment peux-tu ne pas te souvenir de ça ?

IL REGARDE DANS LE VIDE, HÉSITE, PREND LE
DISQUE, LE REGARDE.

Tu n'as pas envie de l'écouter ?

MAL À L'AISE, IL HÉSITE.

Allez, ça va te faire du bien. Qu'est-ce qui ne va pas ?

IL LUI REND LE DISQUE, MAIS CONTINUE À LE REGARDER FIXEMENT, TENTÉ.
ELLE RETIRE LE DISQUE DE LA POCHETTE, LE PLACE SUR LE TOURNE DISQUE, DÉPOSE LA POINTE DE LECTURE SUR UNE CHANSON. ILS ÉCOUTENT, ELLE RÉAGIT À LA MUSIQUE, DANSE UN PEU, ESSAIE DE LE FAIRE RÉAGIR. AU BOUT D'UN MOMENT IL L'ÉTEINT.
SILENCE.

Dis moi un truc -

DOUGLAS. (SIMULTANÉMENT.) Je sais que tes intentions sont bonnes mais -

JULIE. Désolée -

DOUGLAS. Non je suis – vas-y :

JULIE. (PAUSE.) Est-ce que tu m'aimes toujours ? Où est-ce que tu aimes plus ton « groupe » ? (LONG PAUSE.) Ne prends pas autant de temps pour répondre...

DOUGLAS. Oui... Je...

JULIE. Quoi ?

DOUGLAS. ...t'aime. Je t'aime. Oui. Je t'aime toujours. (PAUSE.) C'est juste... Quand je suis avec eux j'appartiens au groupe. On voit le monde de la même manière. On partage les mêmes problèmes. On ressent les mêmes joies. Maintenant je suis avec toi à nouveau... Là je sens que ma place est ici avec toi... Je suis en conflit.

JULIE. « En conflit » ?

DOUGLAS. Mais j'apprends à mettre de côté – à mettre de côté cette conflictualité – à à apprendre le détachement.

JULIE. Je ne veux pas que tu apprennes le « détachement. ». Tu m'as manqué. Je crois que tu ne comprends pas... Tu donnes l'impression de ne même pas... (PAUSE.) Je pensais que c'était de ma faute... J'ai culpabilisé en pensant que je te mettais peut-être trop la pression... pour avoir un autre enfant ou – que je te poussais trop, un truc comme ça... Mais – je ne te pousse pas – Je ne t'ai jamais poussé – Je ne suis pas sur ton dos... Je suis la personne la plus facile à vivre dans le monde. je

pourrais être beaucoup plus sur ton dos.(PAUSE.)
J'ai rêvé qu'on te trouvait. Tu apparaissais dans un hôpital quelque part... tu... et tu t'étais cogné la tête et tu avais perdu la mémoire pour de bon. On te repêchait dans la rivière, boursoufflé et raide, ton visage marqué par ta lutte contre le courant...

DOUGLAS. Je t'aime profondément... Je l'aime désespérément... plus que tout au monde.

JULIE. Mais tu es resté. Tu as prêté serment ? Comment est-ce que tu fais sens de tout ça ?

DOUGLAS. Je sais que c'est contradictoire... mais la vie religieuse c'est vivre avec la contradiction, le conflit et le sacrifice. Tu t'y habitues.

JULIE. Je ne veux pas que tu t'y habitues.

DOUGLAS. Il s'agit de ne pas abdiquer... Ne pas abandonner le chemin de la sagesse... Ne pas céder au cynisme.

JULIE. Est-ce que tu penses que je suis cynique ?

DOUGLAS. (PAUSE, SOURIANT.) Quand on était jeunes, tu étais jolie et timide et tu voulais rencontrer le Dalai Lama – tu l'as fait ! Tellement ouverte d'esprit que ça en devenait irritant.

JULIE. Et maintenant ?

DOUGLAS. Tu es toujours jolie. (PAUSE.) Mais tu n'es plus une personne spirituelle.

JULIE. (PAUSE.) J'avais plus de temps à l'époque. Avant que je ne devienne mère. J'étais intéressée par tout un tas de trucs qui n'ont aucun sens aujourd'hui... Je pense qu'avant je n'aurais pas été choquée par toute cette histoire. J'aurais été plus... ouverte d'esprit. Tout feu tout flamme. J'aurais pu être tentée d'aller avec toi...voir...voir ce que c'était ce remue-ménage.

DOUGLAS. Tu viendrais avec moi ? Pourquoi pas ?

JULIE. Parce que je veux que tu viennes avec moi.

DOUGLAS. Pourquoi est-ce que tu n'essaies pas quelque chose de nouveau ? Essaie au moins. Si ça ne te plaît pas, tu peux toujours partir.

JULIE. (PAUSE.) Qu'est-ce que tu fais le soir ? T'as une télé ?

DOUGLAS. (SOURIANT.) On parle... On lit... On surfe sur le net.

JULIE. Si j'avais su que tu pensais a ces trucs, que tu y pensais vraiment rigoureusement et profondément... Je pourrais considérer... Je pourrais prendre en considération ce que tu dis... mais tu devrais aussi penser à ce que j'ai dit.

DOUGLAS. Allons nous coucher, la nuit porte conseil.

JULIE. Est-ce que tu penses vraiment que je vais aller me coucher maintenant ? J'aurais besoin de plus d'une nuit pour réfléchir à tout ça.

DOUGLAS. Allons nous coucher, on verra demain matin, d'accord ? Juste pour prendre un peu de recul.

SILENCE.
ELLE SIROTE SON BRANDY.

JULIE. Et tu as juste envie de dormir ? Ce soir- juste dormir ? Après cette longue séparation. Tu as juste envie de dormir ?

DOUGLAS. J'ai renoncé à tous les plaisirs de la chair.

JULIE. Ah, chouette, c'est de mieux en mieux !

ELLE SE SERT À NOUVEAU DU BRANDY.

DOUGLAS. Le sexe amoindrit la douleur. Ça entraîne un flux d'endorphines qui distrait le corps de la douleur et de la détresse. Parfois on a besoin de douleur et de la détresse pour apprendre à se concentrer. Le chemin qui mène à la sagesse n'est pas un chemin facile. Ça demande une grande... dévotion.

JULIE. Mais d'habitude tu es si ...

DOUGLAS. Oui, je sais, je suis d'habitude très...

JULIE. Tu disais que c'était le seul moyen -

DOUGLAS. Mmm, et bien -

JULIE. D'établir un contact...

DOUGLAS. Avec ma, oui, ma, ma vie intérieure – J'en suis très conscient.

JULIE. Ça ouvre l'esprit.

DOUGLAS. Je n'ai pas besoin d'être ouvert pour l'instant.

JULIE. Et bien, moi si. Après tout ce que je viens de traverser. J'ai besoin de quelque chose. (ELLE L'EXAMINE) Tu dois quand même... toujours y penser... tout le temps.

DOUGLAS. Oui. Je suis comme tout le monde.

JULIE. Et qu'est-ce que tu fais pour ça ? (IL REMUE TIMIDEMENT) Dis moi, je suis curieuse. Qu'est-ce que tu fais si tu as renoncé à la sexualité ? Comment est-ce que tu y remédies exactement ? Tu ne peux pas déceimment t'ériger en donneur de leçon de sagesse avec tout ce sturm und drang refoulé. Si ça n'est pas une question trop déplacée.

LONGUE PAUSE.

DOUGLAS. On se masturbe.

JULIE. Vraiment ? Individuellement ou en groupe ?

DOUGLAS. Ça n'est pas recommandé. C'est vu d'un mauvais œil si tu es dans une démarche spirituelle... Ça te vide de ton énergie psychique.

JULIE. Ça j'en suis sûr. Qu'est-ce qui se passe si toute ton énergie psychique se « vide » ?

DOUGLAS. Ça rend le chemin plus difficile. Tu ne peux pas juste, tu vois, la gaspiller...

JULIE. Tu penses à quoi quand tu te masturbes ?

DOUGLAS. Il y a des... trucs qu'on peut utiliser.

JULIE. « Des trucs ? »

DOUGLAS. On peut regarder des images. On a accès à internet... des films... certains magazines...

JULIE. Quoi, « La tour de garde ? »

DOUGLAS. Ceux qui ont renoncé peuvent utiliser certains outils comme une aide provisoire jusqu'à ce qu'ils soient capable d'y ... hum... renoncer

JULIE. Ça prend combien de temps d'arriver à y renoncer ?

DOUGLAS. Ça dépend des circonstances. Pour certains c'est facile, pour d'autres très très difficile. C'est important de s'y habituer, tu sais, à l'abstinence...

JULIE. Oui, et bien... je sais très bien ce que c'est de faire sans...

DOUGLAS. Ne soit pas tentée de te moquer de moi s'il te plaît.

JULIE. Effectivement, plutôt, te tenter... Peut-être que je devrais te faire couler un bain. Je pense que tu en as besoin. Tu as le droit de prendre des bains ?

DOUGLAS. Je préférerais ne pas, merci.

JULIE. Pourquoi je ne viendrais pas avec toi?

ELLE LE TOUCHE, IL NE TIENT PAS EN PLACE.

Tu pourrais te raser... Il faut que je m'épile.

IL DÉTOURNE LE REGARD, GÊNÉ.

Je serai toute douce... et lisse... et mouillé

ELLE SE LÈCHE LÉGEREMENT LES LÈVRES.
IL LA FIXE DU REGARD EXCITÉ.

Et on peut prendre un long bain agréable. Et tu peux me chatouiller avec tes pieds.

ELLE LUI TOUCHE LA POITRINE, SA MAIN
DESCEND LE LONG DE SON CORPS.
IL REGARDE DANS LE VIDE.

Est-ce que tu peux vraiment me remplacer par une « doctrine » ? (Pause). Tu ne m'as même pas encore embrassé.

IL REMUE, TREMBLE, RAPPROCHE SON VISAGE
DU SIEN.

ILS HÉSITENT, S'EMBRASSENT DOUCEMENT,
LEURS MAINS S'AGITENT.
ILS S'EMBRASSENT PASSIONNÉMENT.
IL S'ARRÊTE, SE RETIRE DE L'ÉTREINTE,
S'ÉLOIGNE, MAL À L'AISE.

DOUGLAS.

Tu vas... tu vas me faire rompre tous mes vœux.

JULIE.

Et mes vœux ?

ELLE ENLÈVE SON PULL
ELLE L'EMBRASSE AVEC TENDRESSE SUR LE
FRONT, LES JOUES, LE MENTON.

LES LUMIÈRES S'ÉTEIGNENT.

5.

NUIT, PLUS TARD.

ON ENTEND LA VOIX D'UNE FEMME,
GÉMISSANT DOUCEMENT – JULIE.
THOMAS APPARAÎT, EN PYJAMA, UNE LAMPE
DE POCHE ET UNE COUVERTURE DANS LES
MAINS.
IL ÉCOUTE LE GÉMISSEMENT – MAINTENANT
ACCOMPAGNÉ PAR LE GROGNEMENT D'UN
HOMME- DOUGLAS.
IL DESCEND LES ESCALIERS, ÉCLAIRANT
L'ESPACE AVEC SA LAMPE DE POCHE.
EN BAS DES ESCALIERS IL ÉCLAIRE LE SALON
AVEC LA LAMPE. IL REMONTE DOUCEMENT
LES MARCHES, IL ÉCOUTE.
IL SE TIENT DEBOUT SUR LA PLUS HAUTE
MARCHE , IL ATTEND, DÉCONCERTÉ.
LES VOIX RECOMMENCENT, IL VA JUSQU'À LA
CHAMBRE DE JULIE. IL APPARAÎT ET
DISPARAÎT DANS UN ACCÈS DE CURIOSITÉ.
IL Y A DE LA LUMIÈRE SOUS LA PORTE.
IL POSE LA MAIN SUR LA POIGNÉE ET
COMMENCE À OUVRIR LA PORTE – LE
GÉMISSEMENT DEVIENT HALETANT ET
S'INTENSIFIE, ATTEIGNANT UN PAROXYSMES
MARQUÉ PAR PLUSIEURS CRIS AIGUS DE
DOULEURS.

THOMAS SE FIGE, SURPRIS, IL REGARDE
AUTOUR DE LUI.
IL TOURNE LA POIGNÉE DE LA PORTE QUI
GRINCE.
LE HALETLEMENT S'ARRÊTE AUSSITÔT.
LA LUMIÈRE SOUS LA PORTE S'ÉTEINT.
THOMAS RETIRE SA MAIN DE LA POIGNÉE, SE
TORDANT LES MAINS, ANXIEUX.
IL RETOURNE DANS SA CHAMBRE.

NOIR.

ACTE DEUX.

1.

MATIN.

JULIE PORTE UNE ROBE D'ÉTÉ À POIS, JAMBES
NUES, PIEDS NUS, CHEVEUX EN PAGAILLE, UN
NID D'OISEAU, ELLE FREDONNE GAIEMENT EN
OUVRANT LES STORES DE LA CUISINE.
THOMAS EST EN PYJAMA, IL L'OBSERVE AVEC
CURIOSITÉ.
UNE BOUILLOIRE EST SUR LE FEU. ELLE SORT
UNE BOÎTE D'UNE DOUZAINÉ D'ŒUFS DU
RÉFRIGÉRATEUR., ELLE EN PREND UN DANS
LA BOÎTE ET LE POSE SUR LE PLAN DE
TRAVAIL, L'ŒUF ROULE INSTANTANÉMENT ET
SE CASSE CONTRE LE SOL.
ELLE LE REGARDE UN MOMENT, PERPLEXE,
ELLE PREND À NOUVEAU UN ŒUF DE LA
BOÎTE, LE POSE SUR LE PLAN DE TRAVAIL, IL
ROULE, TOMBE, MAIS CETTE FOIS ELLE LE
RATTRAPE ET LE FAIT BOUILLIR DANS LA
CASSEROLE.
ELLE MET PLUSIEURS AUTRES ŒUFS DANS LA
CASSEROLE.
APRÈS QUELQUES INSTANTS ELLE REMARQUE
QUE THOMAS LA REGARDE FIXEMENT.

JULIE.

Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ? Est-ce
que je suis mal coiffée ?

ELLE SE PASSE LA MAIN DANS LES CHEVEUX
POUR LES COIFFER.

Est-ce que c'est la robe ? Je l'ai achetée à Oxfam. Qui
achète sa robe de mariée à Oxfam ? Toujours à ma
taille. J'ai l'ai légèrement baissée...

ELLE ATTRAPE DU PAIN GRILLÉ DU GRILLE-
PAIN ET LE BEURRE.

IL LA FIXE DU REGARD, ELLE PREND DE LA
CONFITURE DANS LE RÉFRIGÉRATEUR.

Tu me regardes bizarrement. Arrête ça.

ELLE SE PASSE LA MAIN DANS LES CHEVEUX.
IL LUI TOURNE LE DOS.
SILENCE.

Pourquoi tu te mets dans cet état bizarre? Pourquoi est-
ce que tu ne peux pas juste être normal ? Un gentil petit
garçon normal, pas agressif et sans accès de colère
bizarre. D'habitude tu n'es pas mal élevé avec les gens.
Ça ne te ressemble pas. (PAUSE.) Peut-être que c'est de
ma faute. Peut-être que je ne m'occupe pas assez de toi.
Ou peut-être trop. Je ne sais plus. Peut-être qu'on ne fait
pas assez d'efforts. Je fais de mon mieux. Parfois ça
n'est pas facile. (PAUSE.). Ça y est maintenant tu ne
me parles plus. Bon sang mais qu'est-ce que j'ai fait. Je
me sens beaucoup beaucoup mieux, merci de demander.
J'ai l'impression que je rentre de vacances. Ça
ressemble au début de l'été. Je suis à nouveau moi-
même. Sans les inquiétudes, sans les doutes et les
craintes... C'est comme remonter à la surface... Je suis
la personne que je suis censée être. Voilà la personne
que je suis véritablement.

ELLE FREDONNE ET SE PREPARE UNE TARTINE
DE PAIN GRILLÉ.

Mes amis disent toujours que je "n'arrive pas à tolérer
les abrutis". Mais tu sais, en fait je crois que si.

ELLE LE REGARDE LA FIXANT DES YEUX, LA
BOUCHE OUVERTE.

Ne soit pas choqué, je vais probablement être comme ça
pendant un moment. On s'est enlisé dans la routine,
c'est tout. Peut-être qu'on avait juste besoin de voir les

choses sous un autre angle... d'avoir de nouvelles perspectives. À partir de maintenant on doit vraiment essayer d'être heureux... Tu n'as pas envie qu'il reparte, hein ? Tu veux qu'il reste, non ?

THOMAS.

Oui...

JULIE.

Alors tiens toi bien. Est-ce que tu veux qu'il t'emmène à l'école aujourd'hui aussi ?

THOMAS.

Oui...

JULIE.

Je suis sûre que si tu es sage et que tu lui demandes gentiment il t'emmènera.

ELLE TERMINE DE TARTINER SON PAIN ET LE LUI DONNE – IL A LA TÊTE AILLEURS – IL REGARDE LES ESCALIERS.

Mange ta tartine.

MAIS THOMAS SE CONCENTRE ENCORE.
DOUGLAS APPARAÎT, IL DESCEND LES ESCALIERS, LE SEAU À LA MAIN.
THOMAS FAIT TOMBER SA TARTINE.

Oups ! La confiture à l'envers... Tant pis...

ELLE RAMASSE LA TARTINE.

Je vais t'en faire une autre.

ELLE EN PRÉPARE UNE AUTRE.
DOUGLAS POSE LE SEAU SUR L'ÉVIER ET COMMENCE À LE REMPLIR.

Le voilà... tout beau, tout propre et bien soigné?

IL L'IGNORE.

Je prendrais un rendez-vous chez le dentiste plus tard... pour qu'il t'ausculte vraiment...

THOMAS FIXE DOUGLAS AVEC CURIOSITÉ
TANDIS QU'IL REMPLIT LE SEAU ET VA CHERCHER DU SEL.
DOUGLAS AVANCE AU CENTRE DE LA PIÈCE, POSE LE SEAU ET COMMENCE DES EXERCICES DE RESPIRATIONS PROFONDES.

THOMAS SE RAPPROCHE DE LUI, IL LE FIXE DU REGARD.

Je peux peut-être t'aider à trouver du travail...

IL VERSE DU SEL DANS LE SEAU.

Tu es un très bon ingénieur, tu peux réparer n'importe quoi...

DOUGLAS LÈVE LE SEAU ET COMMENCE À BOIRE.

THOMAS.

Qu'est-ce que tu fais ?

DOUGLAS L'IGNORE, IL CONTINUE À BOIRE.

Qu'est-ce qu'il fait ?

JULIE SORT DE LA CUISINE ET VOIT DOUGLAS QUI BOIT LE SEAU EN ENTIER PUIS LE POSE. IL A DES HAUT LE COEUR À PLUSIEURS REPRISES.

JULIE.

Putain mais?

IL PREND PLUSIEURS GRANDES INSPIRATIONS STERTOREUSES TANDIS QU'IL REPREND PROGRESSIVEMENT SON SOUFFLE.

Douglas, s'il te plaît, c'est dégoûtant !

IL LUI FAIT SIGNE DE LA MAIN DE SE TAIRE. IL DISPARAÎT DANS LA SALLE DE BAIN. ON L'ENTEND RECRACHER L'EAU DANS LES TOILETTES UN LONG MOMENT. JULIE ET THOMAS SE REGARDENT. IL TIRE LA CHASSE D'EAU PUIS REVIENT, S'ESSUYANT LE MENTON, ESSOUFFLÉ. IL SORT UNE BANANE DE SA POCHE.

DOUGLAS.

C'est une technique d'entraînement. Purification du système. Le sel agit comme un électrolyte. Aide à l'alignement des ondes cérébrales.

ELLE LE FIXE, ATERRÉE.

C'est vraiment bien... rafraîchissant...

IL ROTE DOULOUREUSEMENT.

Je dois simplement me concentrer et synchroniser mes ondes cérébrales avec celles de mon guide spirituel. Je me sens un peu bizarre... je dois concentrer mes pensées...

IL SE CONCENTRE ET ÉPLUCHE LA BANANE MÉTICULEUSEMENT— ILS REGARDENT, LES YEUX ÉCARQUILLÉS.

THOMAS.

Elle fait quoi la banane ?

DOUGLAS.

Ah Ah. Pleine de potassium. Bon pour l'esprit.

IL GRIGNOTE LA FIN DE LA BANANE.

Nous croyons qu'il est possible d'utiliser le contrôle de la pensée pour changer le cours des événements du monde – mais il est nécessaire de conserver son énergie psychique – ça demande beaucoup d'énergie psychique.

JULIE.

« le contrôle de la pensée ? »

IL DÉAMBULE DANS LA PIÈCE EN MANGEANT, CLAQUANT DES DOIGT, IL MONTE EN PUISSANCE.

DOUGLAS.

La race humaine évolue à la vitesse de la lumière – mais en une espèce tellement nihiliste et auto destructrice qu'on ferait presque mieux de ne pas s'inquiéter vu qu'elle aura bientôt complètement disparu. Nous ne pouvons plus faire avancer l'humanité sans la saboter. Nous avons les moyens de nous libérer grâce à la technologie, mais nous en sommes les esclaves. Nous avons les outils pour aller vers la lumière mais notre monde est de plus en plus sombre. Nous vivons dans l'ère du pessimisme et de l'inquiétude ; nous sommes vidés, titubant de crise en crise, sans foi en une amélioration, et sans grands espoirs de nous maintenir. Nous ne pouvons pas changer ce qui va arriver. Nous ne pouvons pas éviter notre destin. Alors quelle est la réponse ?

JULIE.

Je ne sais pas. Les éoliennes ?

DOUGLAS.

Non, c'est trop cher. Il y a beaucoup de gens qui s'opposent aux éoliennes. On peut concevoir toutes les solutions technologiques possibles mais personne ne va

les mettre en oeuvre parce que personne n'est d'accord. La seule chose qui vaut le coup d'être changée c'est la manière dont les gens pensent. Mais comment changer la manière dont les gens pensent ?

ELLE RÉFLÉCHIT, SANS VOIX.

Si on pouvait changer la manière de penser des décideurs politiques, des lobbies industriels et des grandes entreprises – les nababs des médias – d'autres groupes religieux... Si on pouvait vraiment changer le processus de prise de décision – avec des formations, avec des cours appropriés, avec certaines techniques... avec l'utilisation naturelle des schémas de pensée en utilisant une combinaison de technologie, de méditation et de chants... Hein ? Est-ce que tu te rends compte ?

JULIE.

Là tu me rends vraiment nerveuse.

DOUGLAS.

Ça n'est pas sinistre. Ça n'a rien d'insidieux. C'est une idée tout à fait rédemptrice: la technologie plus la spiritualité.

JULIE.

La technologie ? Un seau en métal et une banane ?

DOUGLAS.

C'est juste la prépa. On a des appareils... des pompes à sodium-potassium... des électro-encéphalogrammes... des électrodes conductrices recouvertes de chlorure d'argent pour évaluer la résistance... adaptées pour faire des chapeaux spéciaux –

JULIE.

« Chapeaux spéciaux ? » C'est ce que tu viens de dire ?

DOUGLAS.

Je t'en parle en termes simples – des casques – ajustés au crâne – permettant de mesurer empiriquement les pensées. Si tu pouvais voir les pensées sur un écran, si tu pouvais contrôler les ondes cérébrales et changer la direction et la force des pensées, comme on change la direction et la force de l'énergie, alors on pourrait vraiment avoir une force très puissante entre les mains ! (PAUSE.) Effectivement je reconnais que ça semble un peu tiré par les cheveux.

JULIE.

Ah bon, tu crois ?

DOUGLAS.

Je sais que ça peut paraître fou – et un certain nombre de trucs le sont – j'étais plutôt inquiet... et méfiant au début... mais c'est, en même temps, c'est... extrêmement excitant.

JULIE LE REGARDE.
THOMAS LES REGARDE L'UN APRÈS L'AUTRE.

C'est ce qui nous différencie des animaux. Notre capacité à surmonter nos instincts naturels et à changer notre destin. La spiritualité comme un outil évolutionniste ! Réfléchis-y !

IL TEND LA PEAU DE BANANE À THOMAS.
THOMAS LA REGARDE ET LA JETE DANS LE
SEAU QU'IL FIXE DU REGARD.

THOMAS. Est-ce que je peux le faire ?

JULIE. (DOUCEMENT.) Doug – Dougie – Doug, on est tous les deux très fatigué... et on a été terriblement sous pression. Tu as été mis à rude épreuve...

DOUGLAS. Je vais bien, vraiment.

JULIE. Est-ce qu'il y a eu une, une blessure à la tête... ? Une commotion? On doit aller à l'hôpital et voir un spécialiste, un bon –

DOUGLAS. Je me sens très bien !

JULIE. Médecin-

DOUGLAS. Jamais été mieux.

JULIE. Pas un dentiste, pas ton gourou.

DOUGLAS. Je me sens vivant !

JULIE. Un des consultants – ou un – psychothérapeute –

DOUGLAS. Je suis heureux –

JULIE. Je suis vraiment très inquiète pour toi !

DOUGLAS. Jamais été aussi heureux.

JULIE. (CHERCHE LE TÉLÉPHONE.) C'est ce qui m'inquiète –

DOUGLAS. Je suis plus heureux que toi.

JULIE. Je sais – c'est ridicule.

ELLE PREND SON TÉLÉPHONE, COMPOSE UN NUMÉRO.

Je vais appeler quelqu'un... viens avec moi au travail-

DOUGLAS.

S'il te plaît ne...

IL FAIT UN GESTE ET PLACE SA MAIN SUR LE COMBINÉ, IL LA REGARDE FIXEMENT.

J'ai dit non. (SÈCHEMENT) Est-ce que tu es sourde ? Est-ce que tu entends quand je parle ?

SILENCE.

ELLE RAMASSE LE SEAU.

ELLE VA DANS LA SALLE DE BAIN, LE SEAU À LA MAIN.

IL LA FIXE DU REGARD, MET SA CHEMISE.

JULIE REVIENT SANS LE SEAU.

THOMAS.

(À JULIE.) Je veux le faire.

JULIE.

Allez, prépare toi pour l'école maintenant, sois gentil.

THOMAS.

Pourquoi est-ce que je ne peux pas essayer ?

JULIE.

Tu veux qu'il t'accompagne à l'école ou pas ?

THOMAS FAIT SIGNE QUE OUI.

Alors dépêche toi de t'habiller...

THOMAS MONTE À L'ÉTAGE.

JULIE RETOURNE DANS LA CUISINE, VERSE DE L'EAU SUR LA CASSEROLE CONTENANT LES ŒUFS DURS, LES MET DANS UN BOL EN VERRE. ELLE PREND LES ŒUFS AVEC ELLE.

(DOUCEMENT.) Tu veux l'accompagner à l'école aujourd'hui aussi ?

IL PREND UN ŒUF.

Il a passé une très bonne journée hier. Il aime que tu sois à la maison. Il aime que tu lui tiennes compagnie quand je suis au travail. Je crois qu'il a dormi toute la nuit hier... Il n'a pas appelé, il a été très calme. Je crois

que tu lui as fait très plaisir... Je pense que tu l'as aidé bien plus que tu ne le crois...

DOUGLAS COMMENCE À ÉCALER LA COQUILLE DE SON ŒUF.

Dougie ?

DOUGLAS. (TENDU.) En fait je préférerais ne pas.

JULIE. Pourquoi ?

DOUGLAS. C'est très difficile pour moi de sortir dehors trop souvent. Ça a été très difficile de quitter le groupe et de revenir ici... Plus difficile que ce que j'imaginai, l'accompagner à l'école a été... le monde extérieur est plein d'énergie sexuelle... tout le monde est tellement sexuel maintenant...

JULIE. Tu ne te sens pas bien à cause d'hier ?

IL LA REGARDE.

Ne me regarde pas comme ça. Pourquoi est-ce que tu me regardes comme ça ?

IL REPOSE L'ŒUF.

DOUGLAS. C'est contre tout ce en quoi je crois.

JULIE. Je ne t'ai forcé à rien. Tu avais l'air de prendre du plaisir...

DOUGLAS. Ça donne l'impression que je n'ai aucune conviction – la renonciation consiste à éliminer l'ego – le sexe ne fait que nourrir l'ego.

JULIE. Bon, là ça commence à devenir problématique.

DOUGLAS. Okay, je crois que ça devient un problème.

JULIE. Pourquoi ?

SILENCE.

DOUGLAS. Mon guide spirituel m'a appelé. Je lui ai demandé conseil.

JULIE. Quand ?

DOUGLAS. Dans la nuit.

IL SORT UN iPHONE, IL GESTICULE. IL TIENT L'ŒUF DANS UNE MAIN ET L'iPHONE DANS L'AUTRE.

JULIE. Je pensais qu'ils te l'avaient pris.

DOUGLAS. (LUI MONTRANT.) C'est un nouveau. Juste pour Lui parler. C'est un iPhone...

JULIE. Je ne l'ai pas entendu sonner.

DOUGLAS. Il était sur vibreur.

JULIE. Je ne t'ai pas entendu parler.

DOUGLAS. Tu dormais.

JULIE. Je me serais réveillée.

DOUGLAS. Je suis monté dans le grenier – meilleure réception.

JULIE. Donc tu l'as appelé. Tu es monté dans le grenier pour l'appeler. Je vois. Et qu'est-ce qu'il a bien pu te dire ?

DOUGLAS. Je dois y retourner.

IL RANGE LE TÉLÉPHONE.

Je dois t'aider pour la maison et puis je vais y aller. Je peux aider à préparer ça.

JULIE. Préparer quoi ?

DOUGLAS. Je peux t'aider à trouver un avocat pour rédiger un contrat de fiducie. Il y a un bon avocat dans le Groupe qui peut t'aider pour ça ou sinon tu peux trouver...

JULIE. (VAGUE, STUPÉFAITE.) « un contrat de fiducie ? »

DOUGLAS. On doit vendre la maison.

JULIE. Vendre la maison ?

DOUGLAS. Et puis je prendrai ma part et je ne serai plus dans tes pattes si c'est ce que tu veux.

JULIE. Non, ça n'est pas exactement ce que je veux.

DOUGLAS. Je veux juste être équitable et droit et puis je pourrais reprendre mon chemin.

JULIE. « Ton chemin ? »

DOUGLAS. Je vais aller vivre là-bas. Avec le reste du Groupe. Avec mes proches.

JULIE. Arrête de les appeler tes proches – ce ne sont pas tes proches – Nous sommes tes proches !

PAUSE, ELLE CLIGNE DES YEUX, LE REGARD FIXE.

DOUGLAS. Sinon on devrait établir quelque chose, tu sais... La maison est à mon nom... Tu devras divorcer pour avoir ta part. Tu es dans une position fragile...

JULIE. J'y habite toujours. Pourquoi tu veux ça ?

DOUGLAS. C'est comme une dîme pour mon église – j'ai décidé de donner – je fais une donation – non écoute moi -

JULIE. Une « dîme ? »

DOUGLAS. Je ne peux pas y retourner sans ma dîme.

JULIE. Mais qu'est-ce que tu racontes ?

DOUGLAS. Tout ceux qui renoncent vendent leurs biens et donnent le produit de la vente au Groupe en guise de « dîme ». C'est un un un truc féodal.

JULIE. Tu veux vendre la maison et leur donner l'argent à eux?

DOUGLAS. Juste la moitié qui m'appartient, oui. Le reste est à toi. Mais tu dois le noter dans nos comptes parce que -

JULIE. Les comptes de qui?

DOUGLAS. Si tu le fais par mon intermédiaire, le Groupe la vendra pour toi et paiera un impôt sur les sociétés et tu n'auras pas à payer de plus-value -

JULIE. Est-ce que je pourrais avoir un reçu ?

DOUGLAS. On peut s'en occuper et en obtenir un très bon prix.

JULIE. Putain mais c'est quoi ce truc ?

DOUGLAS. On a un installateur de cuisine dans le Groupe -

JULIE. (AU MOMENT OÙ LA Foudre RETENTIT) Tu es dans un genre de -

DOUGLAS. Tu ne pourras pas la vendre sans une extension décente.

JULIE. C'est une secte immobilière !

DOUGLAS. Ça n'est pas une secte ! C'est une organisation religieuse légitime qui a un but scientifique légitime.

JULIE. Donc donc tu es venu t'amuser et maintenant tu « retournes chez tes proches... ? »

DOUGLAS. Ce serait pire si je restais. À long terme. On ferait semblant-

JULIE. « semblant ? » Pour notre mariage et notre enfant, ouais – oui – je suppose, c'est possible, quand il s'agit de certaines choses, on peut faire « semblant ». Mince alors!

DOUGLAS. On vivrait des vies sans âmes, des vies qu'on ne veut plus vivre.

JULIE. Oui et bien. C'est ce que les adultes font, non ?

DOUGLAS. Mais si, tu vois, si je contribue généreusement, ça les encouragerait à nous voir sous un jour plus favorable – non écoute – tellement favorable qu'en fait on pourrait, on pourrait être sélectionnés pour une exemption.

JULIE. Une exemption d'impôts ?

DOUGLAS. Et donc je n'aurais pas à renoncer à toi.

JULIE. « Renoncer à moi ? » C'est ce que tu viens de dire ?

DOUGLAS. À vous deux. Tous ceux qui renoncent doivent renoncer – renoncer aux amis, à la famille ce qui permet de se rapprocher de l'Illumination – mais ce que je suggère – si on vend-

JULIE. On t'a hypnotisé !

DOUGLAS. C'est juste une maison !

JULIE. Tu n'es plus toi !

DOUGLAS. C'est absolument vital pour moi de rester là-bas et de continuer mon travail – pour le bien supérieur.

JULIE. Mais tu ne travailles plus ! Tu trainasses en mangeant des bananes, en rêvant à des croyances curieuses, en te branlant comme un débile toute la journée – en prétextant que « La fin est proche » - parce que ça te donne l'impression d'être spécial, d'être important, d'être immortel. Et c'est plus facile que de travailler.

DOUGLAS. C'est plus difficile que de travailler.

JULIE. C'EST IDIOT ! C'EST COMPLÈTEMENT IDIOT ! TU ES STUPIDE ! Et ton gourou est à l'évidence follement talentueux-

DOUGLAS. Et pourtant -

JULIE. Un charlatan -

DOUGLAS. Je dois suivre ses directives -

JULIE. D'accord mais moi je n'ai pas à suivre ses putain de directives.

DOUGLAS. Même si intuitivement c'est... mal.

JULIE. Ça a l'air intuitivement mal parce que c'est mal. Est-ce que tu suivrais ses ordres s'il te demandait de te faire sauter dans le métro. (PAUSE.). Tu te ferais sauter dans le métro s'il te le demandait ? (PAUSE.)

DOUGLAS. On doit avoir en tête les centaines de renaissances et de morts à venir – pas simplement pour nous mais pour tout le monde – dans nos vies futures. On ne peut pas prendre des décisions simplement par rapport à la perception que nous avons de cette vie.

SILENCE.

JULIE. Tu n'y retournes pas. Tu ne "renonces" à personne. Pourquoi est-ce que tu ne renonces pas à eux ? Hein ?

Toi qui refuses toutes formes de « béquilles »,
d' « attachements » ou d'ego, renonce à eux.

DOUGLAS. (SECOUE LE TÊTE.) C'est une vie de paix et de
recherche... apprendre, se soigner... Je suis comblé...
J'ai évolué... Je suis maintenant une personne
meilleure.

JULIE. Et bien, je ne pense pas que tu le sois.

DOUGLAS. Tu ne penses pas que j'ai évolué ?

JULIE. Non. Je pense que tu t'es dévalué.

DOUGLAS. Tu ne crois pas que la plénitude nous rend meilleurs ?

JULIE. Non. Je pense que ça nous rend moins bons.

THOMAS APPARAÎT SANS ÊTRE REMARQUÉ EN
HAUT DES MARCHES, DANS SON UNIFORME
SCOLAIRE, PORTANT SON BALLON, SON
CARTABLE SUR LES ÉPAULES.

Nous sommes une famille... Nous sommes déjà un. Tu
ne peux pas annuler ça comme ça – tu ne peux pas y
renoncer simplement parce que ça ne correspond pas à
tes croyances. On pensait que tu étais mort ! À plus
d'un titre... c'est pire. (THOMAS DESCEND
QUELQUES MARCHES, CURIEUX.) Et je – et je – et
je ne veux pas que tu prennes ça mal... mais je
commence à espérer – pour être direct – j'aurais préféré
que tu te fasses écraser par un bus ou que tu te fasses
sauter la cervelle ou n'importe quoi putain... Tu
n'aurais jamais dû revenir.

THOMAS REMONTE QUELQUES MARCHES.

DOUGLAS. (PAUSE, LE REGARD FIXE.) Là je suis perdu. Je ne
sais plus ce que tu veux. (PAUSE.) Tu dois te faire à
l'idée que je suis attaché à mes croyances... Je suis très
sincère...

JULIE. Je suis sûre que tu penses l'être. Je suis sûre que vous
pensez tous l'être.

JULIE REMARQUE THOMAS QUI LES FIXE. IL
FAIT TOMBER LE BALLON LE LONG DES
MARCHES. IL REBONDIT EN BAS DES MARCHES

ET DOUGLAS LE SAISIT UN PEU CONTRE SON GRÉ.

THOMAS.

Je suis prêt !

IL DESCEND LES MARCHES À TOUTE VITESSE AVEC EXCITATION.

Allez ! On y va!

IL ARRIVE EN BAS DES MARCHES, SAISIT LE BALLON DES MAINS DE DOUGLAS, IL SE TIENT DEBOUT, LES REGARDE ATTENTIVEMENT.

Qu'est-ce qui va pas ?

JULIE RAMÈNE LE BOL D'ŒUF DANS LA CUISINE PUIS REVIENT.

JULIE.

Viens avec moi.

THOMAS.

Qu'est-ce qui se passe ?

JULIE.

C'est moi qui t'accompagne.

DOUGLAS.

Je veux que papa m'emmène.

JULIE.

Bon écoute, ce n'est pas toi qui décides, tu comprends ?

ELLE SE DIRIGE VERS LUI ET LE PREND PAR LA MAIN. THOMAS REGARDE L'UN PUIS L'AUTRE, HÉSITE.

(À DOUGLAS.) Tu veux l'accompagner à l'école ou pas ?

THOMAS LUI LACHE LA MAIN ET TEND LA MAIN À DOUGLAS.

Tu veux ou pas ? Décide toi maintenant.

DOUGLAS.

Ne fais pas ça.

JULIE.

Te demander de choisir?

DOUGLAS.

Je ne peux pas.

JULIE.

Et bien je te le demande.

DOUGLAS.

Ne m'oblige pas à choisir.

JULIE.

Mais eux ils peuvent te faire choisir ? Pourquoi pas moi?

DOUGLAS RECULE DE QUELQUES PAS,
TOURNE LE DOS.
JULIE PREND THOMAS PAR LA MAIN ET ILS
SORTENT.

NOIR.

2.

PLUS TARD, MILIEU DE MATINÉE.

DES GROGNEMENTS DANS LE NOIR.
LES LUMIÈRES S'ALLUMENT.
DOUGLAS FAIT TRAINER LA MACHINE À
LAVER DE LA CUISINE JUSQU'AU CENTRE DE
LA PIÈCE.
IL INCLINE LA MACHINE À LAVER ET RETIRE
LE CIRCUIT ÉLECTRIQUE QUI EST EN DESSOUS.
IL TRAFICOTE AVEC LE CIRCUIT.
JULIE RENTRE APRÈS AVOIR ACCOMPAGNÉ
THOMAS À L'ÉCOLE, IL A PLU.
ELLE ENTRE, TENANT À LA MAIN SES CLEFS ET
LA COUVERTURE BLEUE DE THOMAS,
S'ARRÊTE, REGARDE FIXEMENT.
ELLE ENLÈVE SON MANTEAU, RANGE SES
AFFAIRES MAIS GARDE LA COUVERTURE.
DOUGLAS REPLACE LE CIRCUIT ÉLECTRIQUE.
IL ALLUME LA MACHINE À LAVER QUI
REPREND VIE.
ILS LA REGARDENT. IL LA RÈGLE SUR LE
CYCLE ESSORAGE. ILS REGARDENT UN
MOMENT. IL L'ÉTEINT. ELLE LE REGARDE.
IL TRAFICOTE LA MACHINE.

JULIE.

Pourquoi est-ce que tu lui as dit qu'il était ton père ?

,

Il est complètement perturbé.

,

Il n'a fait que pleurer pendant tout le chemin jusqu'à la porte de l'école. Je ne l'avais jamais vu comme ça. Il pleurait de tout son petit cœur. Tous les autres enfants se moquaient de lui. C'est une chose d'abandonner son enfant, mais faire de lui un sujet de moquerie c'est tout simplement cruel.

DOUGLAS.

C'est ce que je crois.

JULIE.

Il est trop jeune pour tout ça.

DOUGLAS.

Comment peut-on être trop jeune pour la spiritualité ?
Comment peut-il être trop jeune pour la religion ?

JULIE.

C'est pas compliqué.

DOUGLAS.

Il est curieux.

JULIE.

J'essaie de le protéger – On doit le protéger de ces choses.

DOUGLAS.

On doit l'impliquer.

JULIE.

En tant qu' « adultes » on protège les enfants de notre noirceur et de notre étrangeté, de nos désillusions et de nos dysfonctionnements.

DOUGLAS.

Pourquoi ?

JULIE.

Pour qu'ils puissent être des enfants.

DOUGLAS.

C'est dingue.

PAUSE.

JULIE.

Pourquoi est-ce que tu lui as demandé de venir avec toi ? Maintenant il veut venir avec toi.

DOUGLAS.

Est-ce que tu lui as demandé ce qu'il voulait faire ?
Est-ce que tu l'as laissé choisir ?

JULIE.

Tu peux continuer à faire des aller-retours, tu dois te décider. Les enfants ont besoin de cohérence. Ils ont besoin de routine et de certitude.

DOUGLAS.

Non. Ils ont besoin de diversité. Ils ont besoin d'enthousiasme. Les enfants sont surréalistes et

imprévisibles. Et ils aiment que les choses soient imprévisibles. Ça nourrit leur imagination. Ça leur permet de s'adapter.

JULIE. Il est tout chamboulé ! Quel genre de parent fait ça à son enfant ?

DOUGLAS. Il a été trop dorloté. Il doit plonger dans le grand bain - relever des défis – il doit apprendre à se débrouiller tout seul sinon il va devenir un gros bébé.

JULIE. Est-ce que tu te rends compte à quel point c'est déprimant pour moi – en tant que mère ? Je ne veux pas que cette petite personne... qui est pour l'instant tout ce qu'il me reste... Il est tout ce qu'il me reste dans la vie, tout ce dont je suis tributaire... pour être... pour être... Je ne vais pas te laisser venir ici lui remplir la tête avec des idées débiles, lui retourner le cerveau... Je ne t'autoriserai pas à le troubler, à le bouleverser. Il ne deviendra pas comme... comme toi.

DOUGLAS. Moi non plus je ne veux pas qu'il soit comme moi.

IL MARCHE LENTEMENT DANS LA PIÈCE,
TOURNANT AUTOUR D'ELLE.

Mais je ne veux pas vraiment non plus qu'il soit comme toi. Permits moi de te dire que, dans une certaine mesure, tu es quelqu'un de plutôt paranoïaque. Tu le rendrais paranoïaque. J'espère qu'il ne fait pas pipi au lit ? Est-ce qu'il a emporté cette couverture à l'école ?

ELLE REGARDE LA COUVERTURE BLEUE DANS
SA MAIN, LA POSE.
IL CONTINUE À TOURNER AUTOUR D'ELLE.

Peut-être que tu devrais réfléchir à la possibilité de demander conseil ? On a des conseillers dans le groupe... On peut organiser un genre de soin... On a des soigneurs compétents... Parce que je pense que vous traversez tous les deux un moment de grand désarroi, de grande douleur.

,

Et je pense que tu es très seule dans la vie et tu ne vois pas d'issue.

,

Et je pense que tu es très inquiète.

,

Et que tu as peur.

JULIE. Bien sûr que j'ai peur. Là j'ai très peur.

DOUGLAS. Et je veux t'aider.

JULIE. Tu es supposé m'aider. Tu es mon mari, tu es supposé – parce que nous sommes « liés par le serment » d'être là l'un pour l'autre.

DOUGLAS. Alors viens avec moi. Sors-le de cette école sans Dieu et viens, si c'est la dernière chose à faire. C'est la décision la plus importante que tu prendras jamais.

PAUSE.

Il rencontrera d'autres enfants du Groupe. Des enfants intelligents et équilibrés.

JULIE. Je ne connais pas ces gens.

DOUGLAS. Il sera tellement plus heureux. On sera tous tellement plus heureux. Plus heureux et plus sains que jamais. Et on sera libérés de tout ça. Et on sera nous-mêmes. On sera les gens que nous étions, quand on était jeunes, quand on s'est rencontrés et quand on est entrés en connexion pour la première fois. Quand on était parfaitement lucides et que rien ne nous parasitait. Je le sens ! Il n'y a pas à avoir peur.

IL SE RAPPROCHE.

ELLE SE FROTTE LES YEUX, EXPIRE

LONGUEMENT, ÉPUIÉ, ELLE NE LE REGARDE PAS.

Regarde moi. Regarde moi dans les yeux : tu dois arrêter d'accuser les autres et te réconcilier avec tes peurs et ta paranoïa. Regarde-moi. Non, ne détourne pas le regard.

ELLE LE REGARDE, À CONTRE CŒUR.

Tu dois plonger au plus profond de ta psyché et explorer ta névrose en ce qui concerne la spiritualité. Continue à me regarder.

ELLE LE REGARDE DANS LES YEUX.

Tu dois faire face à l'illusion qui consiste à te faire croire que tu peux vivre en étant malheureuse, que vivre en étant malheureux est normal et universel. Tu dois clairement envisager cette psychose qui te permet de vivre dans un monde qui est complètement détraqué.

PAUSE.

Et je pense que quelque soit le problème entre nous... Tu dois trouver un moyen de canaliser cette affreuse énergie négative pour que ce pauvre petit garçon n'en devienne pas le réceptacle. Tu comprends ce que je suis en train de te dire ? Hein ? Est-ce que tu penses que c'est faisable ?

ELLE FAIT TOMBER LES CLEFS, REGARDE DANS LE VIDE, SE COURBE, FATIGUÉE.

JULIE. (PAUSE, DOUCEMENT.) Heu... Oui... Je suis d'accord pour dire que quelque chose n'a pas marché.

DOUGLAS. Donc on doit trouver une alternative.

JULIE. Une alternative à quoi ?

DOUGLAS. À notre mode de vie.

PAUSE.

JULIE. Bon, Apparemment je ne gère pas très bien la situation... Je ne crois pas pouvoir supporter ça encore longtemps... (PAUSE. DOUCEMENT.) Je ne vois jamais ni ma famille ni mes amis... Est-ce que tu penses vraiment que je suis « névrosée » ? Je ne veux pas l'élever seule.

DOUGLAS. Il n'y a pas de raison que tu sois seule.

JULIE. C'est trop difficile toute seule.

DOUGLAS. Viens avec moi alors.

PAUSE.

ELLE RÉCUPÈRE SES CLEFS, LES TRIPOTE, LES MET DANS SA POCHE.

DOUGLAS VA DANS LA CUISINE, RAMASSE LE SEAU ET LE SEL, REMPLIT LE SEAU D'EAU, REVIENT ET LE POSE.

JULIE. Il doit vraiment penser à des trucs horribles...

DOUGLAS. Donc on doit changer la manière dont il pense – on peut tout changer – on peut tout faire – on peut tout être... On peut avoir plus d'enfants... Oui ! On peut avoir des enfants au sein du groupe. C'est excitant, non ? Tu n'es pas excitée ? Quand est-ce que tu as été enthousiaste pour la dernière fois ? Quand tu étais enfant ? Tu peux re-devenir un enfant.

IL VERSE DU SEL DANS LE SEAU D'EAU.
PAUSE.

JULIE. Comment ?

DOUGLAS. Hein ?

JULIE. Comment est-ce que je peux redevenir un enfant ? Et comment je peux avoir d'autres enfants si je suis moi-même devenue une enfant ? (PAUSE.). Comment on peut avoir un enfant si on renonce à la sexualité ? D'un point de vue physiologique...

DOUGLAS. C'est une métaphore -

JULIE. Parfois tu te laisses emporter, non ? Soyons réaliste, ne nous faisons pas d'illusions.

DOUGLAS. Utilise ton imagination.

JULIE. Et lui ? Est-ce qu'il deviendra un enfant à nouveau ?

DOUGLAS. Il deviendra lui-même.

JULIE. Il est déjà lui-même. Et je ne veux pas changer sa façon de penser. J'aime la manière dont il pense.

DOUGLAS. Dis simplement Oui.

LONGUE PAUSE.
IL SOULÈVE LE SEAU. IL EST SUR LE POINT DE BOIRE :

JULIE.

Non. (PAUSE.) Non. En fait – juste...

ELLE FAIT QUELQUES PAS, DE PLUS EN PLUS AGITÉE.

Est-ce que tu peux partir maintenant s'il te plaît, est-ce que tu peux faire ça ? Est-ce que tu peux juste... Pourrais-tu sortir de ma maison maintenant s'il te plaît ? Je me fous de ce que tes 'proches' disent. Je n'ai aucune confiance en eux.

DOUGLAS.

On peut t'apprendre à croire.

JULIE.

Je ne veux pas qu'on m'apprenne. Comment est-ce que je peux me débarrasser de toi?

ELLE LUI PREND LE SEAU DES MAINS, VIDE L'EAU ET LUI MET LE SEAU SUR LA TÊTE.
SILENCE.

DOUGLAS.

(ÉTOUFFÉ) Écoute... Je suis désolé de la manière dont les choses se sont passées...

JULIE.

Quoi ?

(IL RETIRE LE SEAU DE SA TÊTE)

DOUGLAS.

Je te dis que je suis désolé que les choses se soient passées comme ça...

JULIE.

Oui, moi aussi je suis désolée que les choses se soient passées comme ça. 'Allez salut... « On se voit dans une autre vie »

IL POSE DÉLICATEMENT LE SEAU SUR LE SOL.

DOUGLAS.

(PAUSE.) Est-ce que tu peux au moins me prêter un peu d'argent ?

JULIE.

Non.

DOUGLAS.

J'ai encore la dîme à payer. Il y a un comité – il y a des émissaires qui font en sorte que... Je dois la payer – impossible d'y retourner sans ça.

JULIE.

Trouve toi un travail.

DOUGLAS. Il n'y a pas vraiment de travail pour quelqu'un comme moi.

JULIE. Je ne veux plus de toi ici. Je ne veux pas non plus que tu perches dans le grenier.

DOUGLAS. Je sais mais je dis que si j'y retourne ils feront en sorte... C'est comme ça qu'ils arrivent à maintenir -

JULIE. Je m'en fiche. J'ai mes propres problèmes.

DOUGLAS. Mais si tu pouvais au moins m'aider pour ma dîme – parce que tu vois – les émisaires -

JULIE. Dis leur simplement d'arrêter de venir te renifler ! c'est tellement intrusif ? Ces gens sont tellement intrusifs !

DOUGLAS. C'est comme toutes les religions, c'est comme une entreprise.

JULIE. Fous le camp !

SILENCE.

DOUGLAS. D'accord, ne m'écoute pas, très bien, n'écoute personne... Accroche toi de toutes tes forces à ton rationalisme, à ton ironie et à tes petites certitudes. Soit aveugle au monde, soit étroite d'esprit et vois ce qui se passe... tu verras bien ce qui se passera... (PAUSE.) Je prendrai un bon avocat, un avocat du Groupe, et mon avocat sera meilleur que le tien et donc je gagnerai ; et je prendrai la maison, et je prendrai aussi mon fils ; et je l'élèverai comme bon me semblera ; et, putain, tu t'en voudras de ne pas m'avoir écouté... (PAUSE.) Pourquoi est-ce que tu crois que je suis revenu ? Pour écouter des disques et boire du mauvais brandy ? Pour prendre un bain et discuter philosophie ? Est-ce que tu crois sincèrement que je suis revenu pour toi ? Tu es tellement naïve... Espèce d'idiote bornée... Grosse vache arrogante... Tu as la vie intérieure d'un âne.

ELLE LE FRAPPE.
IL SE MET DANS UNE POSITION DE JU-JITSU, SE COURBANT ET SAUTILLANT SUR LA POINTE DES PIEDS, EN ALERTE.
IL FAIT PLUSIEURS MOUVEMENTS DE KARATÉ DANS LE VIDE.
JULIE VA CALMEMENT DANS LA CUISINE.

ON ENTEND QU'ELLE AIGUISE UN COUTEAU DE CUISINE.
ELLE REVIENT, LE COUTEAU À LA MAIN.
IL S'ARRÊTE, REGARDE FIXEMENT LE COUTEAU.

NOIR.

3.

UN MATIN, QUELQUES SEMAINES PLUS TARD.

DES VÊTEMENTS D'HOMMES, DES CHAUSSURES, DES CRAVATES, DES PANTALONS ET DES CHEMISES, AINSI QUE DES LIVRES ET DES PAPIERS ENTASSÉS. JULIE PREND DEUX VALISES D'UN PLACARD ET LES JETTE SUR LE SOL. ELLE COMMENCE À TRIER CERTAINS VÊTEMENTS QU'ELLE FLANQUE DANS LES VALISES.

THOMAS PORTE SON ANORAK DONT IL A MIS LA CAPUCHE, IL JOUE À ALLUMER ET À ÉTEINDRE LA MACHINE À LAVER.

THOMAS. (PAUSE.) Qu'est-ce que tu fais ?

JULIE. On doit débarrasser les placards de tous les vieux trucs inutiles de ton père. Ne mets pas ton anorak dans la maison.

THOMAS. Qu'est-ce que tu vas en faire ?

JULIE. C'est juste des cochonneries. On va les donner à l'Armée du Salut. Ne touche pas à ça...

THOMAS. Ça n'a pas l'air de cochonneries.

JULIE. N'y touche pas... D'accord.

THOMAS S'ÉLOIGNE DE LA MACHINE À LAVER ET SE RAPPROCHE D'ELLE.

IL ENFILE UNE GROSSE PAIRE DE CHAUSSURES APPARTENANT À DOUGLAS.

S'il te plaît, enlève ton anorak dans la maison, s'il te plaît ! Tu pourras le porter quand on sortira. Et enlève ça s'il te plaît, tu vas tomber et te casser les dents.

THOMAS ENLÈVE LES CHAUSSURES MAIS GARDE SON ANORAK. IL ENLACE JULIE PAR DERRIÈRE, IL ESSAIE DE GRIMPER SUR SON DOS. IL FAIT DES BRUITS DE MASTICATION, MAIS ELLE LE REPOUSSE.

THOMAS. Je vais te manger tout entière !

JULIE. Non. Rends toi utile ou sort.

IL LA LAISSE TRANQUILLE.
IL S'AGENOUILLE PRÈS DES VALISES.
IL PREND UN LIVRE, LE REGARDE AVEC ENNUI.

THOMAS. Pourquoi on s'en débarrasse ?

JULIE. On en a plus besoin.

THOMAS PREND UN VIEUX SLIP KANGOUROU.

Tu vois ce que je veux dire ?

THOMAS LE MET SUR SA TÊTE.

Maintenant ça suffit, range ça.

ELLE LE PREND DES MAINS DE THOMAS,
ET LE JETTE SUR LA PILE.
IL PREND UN VIEIL ANORAK.
ELLE LÈVE LES YEUX ET REMARQUE QU'IL JOUE
AVEC.

Laisse ça. Remets-le à sa place.

THOMAS. Pourquoi ?

JULIE. C'était dans le grenier, c'est plein de poussière...

THOMAS REGARDE ATTENTIVEMENT L'ANORAK,
IL FOUILLE TOUTES LES POCHESES.

Laisse ça.

THOMAS. Peut-être qu'il reviendra le chercher.

JULIE. Il ne va pas revenir le chercher.

THOMAS. Il est revenu une fois.

JULIE. Oui, bon, mais il était un peu bizarre donc... Est-ce qu'on a vraiment envie qu'il soit ici avec nous s'il est bizarre ?

THOMAS. Il n'était pas bizarre.

JULIE. Si, Thomas, il l'était. Ne discute pas.

THOMAS. Je n'ai jamais eu l'impression qu'il était bizarre.

JULIE. Tu n'as jamais remarqué qu'il avait un air un peu étrange ?

THOMAS. (IL RÉFLÉCHIT) Non. Pourquoi ?

JULIE. Pas une seule fois ?

THOMAS. Non. Quand ?

JULIE. Tout le temps !

THOMAS. Je n'ai rien remarqué.

JULIE. Tu ne vois rien de tout ça parce que tu es un enfant. Les enfants ne remarquent pas les mêmes choses.
ELLE RECOMMENCE À TRIER.
PAUSE.

THOMAS. Je peux te demander quelque chose ?

JULIE. Oui.

THOMAS. Est-ce que tu détestes papa ?

PAUSE.

JULIE. Non.

THOMAS. Pourquoi il t'a fait du mal ?

JULIE. (S'ARRÊTE DE TRIER). Qu'est-ce que tu veux dire ?

THOMAS. Une nuit je t'ai entendu faire un bruit bizarre, comme s'il te faisait du mal.

JULIE. Il ne me faisait pas mal... C'est un peu difficile à expliquer.

THOMAS. Pourquoi est-ce qu'il s'enfuit sans arrêt ?

JULIE. Il ne s'est pas enfui. Il a juste décidé de partir vivre ailleurs.

THOMAS. Tu lui as fait peur ?

JULIE. Mais non, bien sûr que non. Je n'ai rien fait...

THOMAS. Alors il est où ? Qu'est ce qu'il lui est arrivé ?

JULIE. Rien – Il a juste... Allez, parlons d'autre chose s'il te plaît, sois gentil.

THOMAS. (PAUSE.) Je peux te poser une autre question ?

JULIE. Quoi ?

THOMAS. (PAUSE.) Est-ce que tu l'as tué ?

JULIE. « Tué ? » Mon Dieu, non ! Mon Dieu, non ! Qu'est-ce qui t'arrive à toi ? Qu'est-ce que tu – pourquoi est-ce que tu dis des choses pareilles.

THOMAS. Je t'ai vu avec le couteau.

JULIE. Quoi ?

THOMAS. Je t'ai vu avec le grand couteau... Quand je suis rentré de l'école... Et puis après il a disparu... Qu'est-ce qui se passe ?

JULIE. Je le rangeais, c'est tout. Je l'ai nettoyé et je l'ai rangé pour que tu ne puisses pas y toucher...

THOMAS. Est-ce que papa est devenu fou ?

JULIE. Non, avec le temps, ça lui a juste été de plus en plus difficile de se ressaisir... Tu es encore trop jeune pour comprendre.

THOMAS. Non, je peux comprendre ! Tu recommences encore ! Tu ne me dis jamais rien !

JULIE. J'essaie d'être honnête avec toi.

THOMAS. Non, c'est faux. Tu n'es jamais honnête avec moi ! Tu ne me dis jamais ce qui se passe !

JULIE. Écoute, s'il te plaît. Arrête. Arrête ça. Arrête. C'est compliqué... Je ne peux pas toujours... Parfois je ne veux pas

être honnête avec toi. C'est personnel. Et tu dois l'accepter. Je pensais que tu étais plus adulte que ça.

THOMAS LA REGARDE FIXEMENT.

Qu'est-ce qu'il y a ? Encore une fois tu ne me parles plus...

ELLE L'EMBRASSE SUR LA TÊTE.

Allez viens maintenant. Ne sois pas fâché. Tu le reverras bientôt...

THOMAS. Dans combien de temps ?

JULIE. Dans... un jour, bientôt.

THOMAS. Quand ?

JULIE. Je ne sais pas.

THOMAS. À Noël ?

JULIE. Dans -

THOMAS. Je ne comprends pas vraiment pourquoi on fait ça.

JULIE. Parce que... je ne sais pas quoi faire d'autre. Tu vois ? Parfois même moi je ne sais pas tout.

PAUSE.
SON REGARD EST FIGÉ.

Qu'est-ce qu'il y a ? Je ne vois pas ce que je peux te dire d'autre. J'essaie d'être optimiste.

THOMAS VA VERS JULIE, LUI PREND LA MAIN, LE VISAGE GRIMAÇANT.
IL S'ESSUIE LES YEUX, SE MOUCHE, RENIFLE.

THOMAS. (ÉMU). Je suis juste un peu perdu et malheureux.

JULIE. Chut. Ça va aller. Ne pleure pas, tout va bien se passer. Tu es un petit garçon solide, tu le sais, non ? Tu es fait du meilleur bois. Je sais que parfois on ne dirait pas... Mais un jour tu seras un grand garçon et tu ne te souviendras plus de tes vieux parents.

THOMAS. J'en ai pas envie.

JULIE. Tu auras ta propre famille.

THOMAS. Non !

JULIE. Tu n'auras plus besoin de nous.

THOMAS. Si !

JULIE. Mais je serai toujours là pour toi. Parce que tu es mon petit garçon à moi. Et que je t'aime très fort. Tu le sais, non ?

ELLE ESSUIE LE NEZ DE THOMAS AVEC UN MOUCHOIR QU'ELLE SORT DE SA MANCHE.

Je t'aime très fort et ça me fait mal au cœur de te voir tout chamboulé.

ELLE S'AGENOUILLE PRÈS DE THOMAS QUI PLEURE EN SILENCE.

THOMAS. Je suis désolé... Je suis désolé...

JULIE. Ne t'excuse pas... Tu n'as pas à t'excuser... Ça n'est pas de ta faute.

THOMAS. Il me manque, c'est tout.

IL CONTINUE À PLEURER.

JULIE. Oh mon fils

,

Mon fils.

,

Un jour tout sera différent. Un jour tu seras libre. Tu accompliras de belles choses. Tu t'envoleras vers les hauts sommets. Tu ne t'en rends pas compte ?

THOMAS. Tu resteras toujours là près de moi, hein ?

JULIE. Oui, bien sûr que oui.

THOMAS. Tu ne me laisserais pas tout seul ?

JULIE. Non, bien sûr que non.

THOMAS. Qu'est ce qu'il se passera si tu meurs ?

JULIE. Je ne mourrai pas.

THOMAS. Jamais ?

JULIE. Pas avant très, très, très longtemps. Tu ne dois pas avoir peur. Tu ne dois pas t'inquiéter. Ne suce pas ton pouce. Mouche toi le nez.

JULIE MOUCHE LE NEZ DE THOMAS, ELLE REPLACE ENSUITE LE MOUCHOIR DANS SA MANCHE.

Ça c'est un bon petit garçon.

THOMAS RECOMMENCE À TRIER.

Un bon petit garçon qui aide sa mère.

THOMAS S'ASSIED SUR LA VALISE ET JULIE LA FERME. IL LA POSE VERTICALEMENT.

QUELQU'UN FRAPPE À LA PORTE.
ILS SE FIGENT ET ÉCOUTENT.
LE BATTANT DE LA BOÎTE AUX LETTRES S'OUVRE
ET SE REFERME À PLUSIEURS REPRISES.

PAUSE.

LA SONNETTE RETENTIT.

PAUSE.

ON ENTEND LE BRUIT DU VERROU DE LA PORTE PRINCIPALE TANDIS QUE LA SERRURE S'OUVRE.
QUELQU'UN ENTRE.

Non.

THOMAS SORT PRÉCIPITAMMENT DE LA PIÈCE.

Thomas !

SILENCE.

THOMAS APPARAÎT, MAIN DANS LA MAIN AVEC DOUGLAS. DOUGLAS, SA CLEF À LA MAIN, EST ENCORE PLUS DÉGUENILLÉ ET DÉBRAILLÉ QU'AVANT, UN DÉBUT DE BARBE.

PAUSE.

Donne moi les clefs.

IL TEND LES CLEFS, HÉSITE.

Juste –

ELLE SAISIT LES CLEFS.
ILS SE REGARDENT DROIT DANS LES YEUX.

Ne me regarde pas comme ça. Tu ne peux continuer à revenir ici.

ELLE LE REGARDE DE HAUT EN BAS, ET REMARQUE SON APPARENCE. ELLE RÉCUPÈRE L'ANORAK.
ELLE LE LUI TEND.
IL LE REGARDE ATTENTIVEMENT PENDANT UN INSTANT, PUIS L'ENFILE.
DOUGLAS ET THOMAS SE REGARDENT, CHACUN PORTANT UN ANORAK.
DOUGLAS MET SA CAPUCHE.
THOMAS MET SA CAPUCHE.
IL SE DIRIGE VERS ELLE.

Ne t'approche pas de moi.

IL L'ENLACE ET LA SERRE FERMEMENT DANS SES BRAS. ELLE SE DÉBAT.

Ne me touche pas.

IL TOMBE À GENOUX ET SAISIT SES JAMBES.
IL PREND SES MAINS ET LES EMBRASSE.
IL PLEURE EN SILENCE.

THOMAS REGARDE ALTERNATIVEMENT DOUGLAS ET JULIE, STUPÉFAIT.

DOUGLAS.

Tu peux m'aider ? Aide moi s'il te plaît. Aide moi.

AU BOUT D'UN MOMENT, ELLE POSE DOUCEMENT SA MAIN SUR LA TÊTE DE DOUGLAS.
ELLE LUI CARESSE LA TÊTE TENDREMENT.
THOMAS LES REJOINT ET CARESSE LUI AUSSI LA TÊTE DE DOUGLAS. LES LUMIÈRES S'ÉTEIGNENT PROGRESSIVEMENT.

NOIR.